AccueilRevenir à l'accueilCollectionChevalier sans peur et sans reproche ou les Amours de Bayard (Le)

Item*Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard (Le)*, comédie héroïque en quatre actes et en prose représentée à Paris, par les Comédiens français devant Leurs Majestés

Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard (Le), comédie héroïque en quatre actes et en prose représentée à Paris, par les Comédiens français devant Leurs Majestés

Auteur : Boutet de Monvel, Jacques-Marie (1745-1812)

Description & Analyse

DescriptionReprésentation non datée à Paris devant leurs Majestés par les Comédiens Français.

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

55 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie héroïque en prose, en trois actes, et mêlée d'intermèdes

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-3273 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12522773b

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie héroïque)
Eléments codicologiques56 p.; in-8
Date1790
LangueFrançais
Lieu de rédactionParis, et se trouve à Avignon

Relations entre les documents

Collection Chevalier sans peur et sans reproche ou les Amours de Bayard (Le)

Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard (Le), comédie héroïque en en prose, en trois actes et mêlée d'intermèdes a pour édition clandestine cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Boutet de Monvel, Jacques-Marie (1745-1812), Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard (Le)comédie héroïque en quatre actes et en prose représentée à Paris, par les Comédiens français devant Leurs Majestés, 1790

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/151

Notice créée le 10/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE,

DE BAYARD,

COMEDIE HEROIQUE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

Représentée à Paris, par les Comédiens Français, devant LEURS MAJESTÉS.



A PARIS, & fe trouve à AVIGNON,

Chez Jacques GARRIGAN, Imprimeur-Libraire;

PERSONNAGES.

FRANÇOIS I, Roi de France, encore jeune : mais après la bataille de Marignan.

Le Chevalier BAYARD, jeune & amant de Madame de Rendan.

Le Capitaine LA PALICE, ami de Bayard & amant de Madame de Rendan.

Z'Amiral BONNIVET.

D. ALONZO DE SOTOMAYOR, amant de Madame de Rendan.

Madame DE RENDAN, jeune veuve.

Une Dame BRESSANE.

SES DEUX FILLES.

ISOLITE, jeune personne atrachée à Madame de Rendan.

M. D'IMBERCOURT, Seigneur de la Cour de France.

ARTHUR, valet de chambre de Madame de Rendan.

AMBROISE, jardinier de Madame de Rendan.

L'ÉCUYER de Sotomayor.

L'ÉCUYER de Bayard , personnage muet.

UN HÉRAUT D'ARMES.

Le Parrain de Sotomayor, personnage muet.

Le Maréchal de Camp d'Oreze.

Messieurs de Guise, de Fontrailles, le Baron de Béarn, la Trimouille, de Crussol, de Tendé, &c. &c.

Payfans & Payfannes.

Bohémiens & Bohémiennes.

Gendarmes. Un Gendarme qui parle.

Domestiques de Madame de Rendan.

Ménétriers.

La Scene se passe à quelques distances de Paris, dans une maison de campagne de Madame de Rendan.



DE BAYARD,

COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IMBERCOURT, FRANÇOIS I.

Our, Sire, c'est une visite inutile, une tentative vaine & superflue. Madame de Rendan ne voit, ne reçoit personne; je viens de parler à Mademoiselle Isolite, celle de ses semmes qui a toute sa consiance : elle va descendre & vous consistera ce qu'avec bien du regret j'al l'honneur d'assurer à Votre Majesté.

FRANÇOIS I.

Ah / point de Majesté, je vous en prie, Imbercourt, Souvenezvous que je ne suis ici qu'un très-petit particulier, un pauvre
amant rebuté : ce n'est pas en matiere de galanterie, & surtout
quand on éprouve l'humiliation d'un refus, qu'il convient de faire
le Roi. Gardons l'incognito, mon ami; gardons-le bien, & du
moins sauvons l'amour propre s'il saut renoncer à contenter l'amour.

L'amour! en bonne foi, est-ce que vous êtes amoureux I FRANÇOIS I.

Sur mon honneur, je crois qu'oui.

IMBERCOURT.

fait qu'entrevoir, & qu'il y a plus de deux ans que vous n'avez vue.

FRANÇOIS.

Mais fonge donc tout le monde dit qu'elle est charmante.

I M B E R C O U R T.

Ah, oui.... j'eatends.... vous l'aimez sur parole. FRANÇOIS I.

C'est que je m'imagine qu'il n'y a rien de si piquant que de déranger les prudentes combinaisons d'une veuve de vingt & un ans, jolie comme l'amour, & qui a fait vœu de pleuter toute sa vie..... un mari.

IMBERCOURT.

Il est fur que les obstacles ont quelque chose d'attrayant; mais je crains bien que ceux que vous trouverez ici, ne soient insurmontables.

6 LES AMOURS DE BAYARD.

Pornement.... elle est toujours ausi belle qu'elle l'étoit avant la most de son mari.... d: . e pauvre Rendant....

Oh! elle n'est point changée.... communément le chagtin ne fied pas.... mais elle, je crois en vérité, que la douleur, que les larmes l'embellissent encore,

FRANCOIS I. C'est ce qu'on a dit au Roi... faites observer à Madame de

Rendan qu'elle n'a pas vinge & un ans.

Que tout ce qui environne Sa Majelléelt à peu prés d'un aufi bel âge. FRANÇOIS I.

Que le Roi lui-même est jeune ausii....

IMBERCOURT.

Et que les plaisirs naissent en soule sur les pas d'un Monarque qui réunit à la grandeur suprême tout ce que l'esprit, les graces du corps, & les charmes de la figure peuvent avoir de plus séduisant. (François I tire Imbercourt par le mantenu, & veut l'impêcher du parler.) l'ourquoi voulez-yous m'empêcher de parler I est-ce que je ne dis pas la vétité?

1 S O L I T E , s'adreffant à François I.

Monsieur, le Roi eft-il effectivement auffi beau que tout le

FRANÇOIS I.

Ah! beau.... beau.... ce feroit un bien petit mérite pour un homme.... il n'est pas mal... mais beau....

Allons, allons, vous êtes difficile.... Je vous affure, Mademoifelle, qu'il feroit encore très-bien quand même il ne feroit pas Rois ISOLITE, toujours au Rois

On dit qu'il a beaucoup d'esprit.

IMBERCOURT.

Eh bien! répondez donc?

FRANÇOIS 1, après avoir hifité.

ISOLITE.

On affore qu'il est si vaillant, si brave.... FRANÇOIS I.

Un homme qui regne sur des Français.... & comment voulez-vous qu'il ne soit pas brave !... il reçoit l'exemple, & le donne à son tout.

I S O L I T E.

J'ai entendu dire qu'il avoit un goût décidé pour toutes les belles.

On yous a dit vrai là-dessus comme for tout lo reste, n'est il

Oui, Mademoiselle, on ne vous a pas trompé, il est à cet égard encore Français, & très bon Français. ISOLITE.

Oh! que vous me donnez de défir de conneitre un Roi fi chaemans.

COMEDIE HÉROTQUE.

FRANÇOIS I, bas à Imbercourt,

Je vous jure qu'elle est bien jolie... (haur.) Mademoiselle; rien de plus aisé que de satisfaire votre curiosité.... déterminent Madame de Rendan à venir à la Cour, & là, il vous sera facile de voir celui dont vous vous formez une idée si avantageuse.

I S O L 1 T E.

Ah! s'il n'étoit que ce moyen-là pour y parvenir, je désespere d'être jamais heureuse. Madame me paroit tellement attachée à la solitude...

FRANÇOIS I. Le Roi se propose cependant de venir aujourd'hui, lui-même; engager votre belle maittelle à renoncer au projet de retraite; qu'elle a formé contre le vœu de rous ceux qui la connoillent.

Le Roi viendra.... lui-même.... ici.... aujourd'hui I FRANÇOIS I.

Oni, Mademoifelle... & quoique Madame de Rendan ne taçoive personne... elle ne reçoit personne, vous me l'assurez?

I S O L I T E.

Qui que ce foit.

IMBERCOURT.

Ah! le Roi doit faire exception.

FRANÇOIS I.

Sera-t-il excepté? le croyez-vous?

ISOLITE.

Eh! Monsieur, qui resuseroit l'honneur d'une pareille visite !...? un Roi qui est jeune, beau, qui a tant d'esprit, qui est si galant, si brave... Oh! je sais bien que pour moi... mais Madame est trop bien apprise paur se cacher aux yeux de son Maître, comme elle sait aux regards de tout le monde.

FRANCOIS I.

Eh bien, assurez-lui que le Roi a pour elle les sentimens les
plus distingués, & qu'il viendra aujourd'hui lui en présenter l'hommage.... ne l'oubilez pas.

ISOLITE.

Moi, Monsieur.... oh, n'ayez pas peur.... on n'oublie pas es qui fait plaisir.

FRANÇOIS I.

Je suis charmé que vous pensiez ainsi.... Faites agréet nos respects à Madame de Rendan. Adieu, Mademoiselle.

(Imbercourt & le Roi fortent,)

SCENE III. ISOLITE, feute.

Le Roi viendra aujourd'hui..., quelle joie! il dira à Madame les plus jolies choses du monde, j'en suis sûre : car il elt si aimable ! elle n'y sera pas insensible.... (avec un soupir.) Le ciel m'en fera la grace; elle se laissera gagner aux instances de son Maitre, sortira de cette trille solitude..., où je m'enquiene (avec un soupir.)

que cela fait pitié I... & nous irons à la Cour.... c'est un pays que j'ai grande envie de voir.... Cependant je viens de mentir bien estrontément à ces Messieurs; ie leur ai dit que Madame ne recevoit personne.... & Monsieur de la Palice dont se présenter aujour-d'hui chez elle! & le Chevalier Bayard y est venu hier, avant-hier.... il est vrai qu'ils sont les seuls pour qui Madame soit visible.... encore l'un la voit-il aujourd'hui pour la premiere sois, se Monsieur Bayard ne lui a-t-il rendu que deux visites... par conséquent si j'ai menti, c'est de si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler. Au reste c'est par l'ordre de Madame, & s'il y a du mal, ce n'est pas sur moi que doit en retomber le blâme.

SCENE IV. ISOLITE, ARTHUR.

Qui sont donc ces beaux Seigneurs à qui vous parliez-là, Mademoiselle isolite?

L'un est ami du Roi, c'est Monsseur d'Imbercourt, l'autre m'est inconnu.

ARTHUR, la pressant dans ses bras.

A qui en vouloient-ils, ma charmante, à vous, ou à votre maîtresse?

A qui en vouloient-ils I... en vérité, Monsieur Arthur, vous avez des expressions.... c'est de la part du Roi que ces Messieurs venoient parlet à Madame.

A R T H U R.

L'ont-ils vue ?

ISOLITE.

Non.

285862

ARTHUR. Et favez-vous quel étoit l'objet de leur mission? ISOLITE.

Vous étes bien curieux.

ARTHUR.

Honf il y a de la galanterie fur jeu, puifque vous y mettes du mystere.

1 S O L I T E, hauffant les épaules.

De la galanterie.... avec Madame ?

ARTHUR.

Tenez, vous êtes Demoiselle suivante, moi, valet de chambre.... (sui prenant un bras qu'il posse sous le sien.) que diable l entendons-nous, & tout ira le mieux du monde. (considemment.) Nos maîtres.... soit héroisme de guerriers, soit vertu de semme, vertu à toute épreuve, peuvent dans le monde passer pour des prodiges.... mais dans l'intérieur de leur appartement, tête-à-tête avec nous.... hélas l ce sont de pauvres humains bien soibles, tout comme nous.

ISOLITE.

Control of the contro

ISOLITE.

Et que réfulte t-il de-là ? ARTHUR.

Hen résulte que Madame de Rendan, malgré l'amour qu'elle avois pour fon époux, malgré le tendre & profond respect qu'elle con-çoit pour s'a mémoire, malgré le deuil & le veuvage éternel auquel elle s'eft vouce , Madame de Rendan a le cocur tendre . Madame de Rendan aubliera fon mari , aimera parce qu'elle n'a que vinge ans, & qu'à vinge ans il faut aimer .. enfin qu'elle le remariera ... parce qu'elle est trop sage pour ne pas finir le roman comme cela.

Eh bien, Monfieur le valet de chambre, & moi la Demoifelle

fuivante, que pouvons-nous à cela ?

ARTHUR. Ah !... nous pouvons, Mademoifelle, arranger les chofes de maniere qu'elles nous foient profitables. Des domettiques de confiance, comme nous, des gens d'esprit, tels que vous, & moi, doivent mener leurs mairres, e'elt un fait. Il y a façon defaire vouloir aux autres, & fans qu'ils s'en doutent, ce que l'on veut bien réfolument foi même. Vous êtes jeune, je n'ai pas trente ans, vous me plaifez beaucoup, fi je pouvois vous plaire un peu, amour, fortune , adrelle , nous mettrions tout en commun ; vous obféderiez Madame d'un côté, je la perfécuterois de l'autre, & nous lui ferions époufer celui qui nous affureroit à tous deux les ayantages les plus confidérables.

ISOLITE.

C'est affez bien calculé. ARTHUR.

Je suis charmé que le plan vous séduise... poursuivons. Je vois en prétendans... d'abord le Roi... ces amours-là font un peu fans cérémonies, & Madame n'est pas femme à s'en passer... cela nous rapporteroit beaucoup, mais il n'y faut pas penfer.... Monfieur de la Palice....

ISOLITE.

Vous croyez....

ARTHUR.

Rien ne m'echappe ... il a des projets, mais il faut les faire echouer. C'eft un homme à grands fentimens, & qui rougiroit de devoir son bonheur à des moyens subalternes... Exclu... ISOLITE.

Et l'Amiral Bonnivet?

ARTHUR.

Il n'épouse pas, lui : les autres moifsonnent, il glane. . Rayé... Je pencherois volontiers pour le Chevalier Bayard : c'est un brave & honnête homme, généreux, bienfaifant, mais il n'est pas riche, nous le suinerions sans nous enrichir, ainsi la pauvreté rend nulle toute notre bonne volonté.

ISOLITE.

Mais fi vous éconduisiez comme cela rous les prétendans , ma maitrelle, à ce qu'il me paroit, restera long-temps veuve,

ARTHUR, d'un air copable.

Non , Mademoifelle , j'ai trouvé pour elle un parti, un parti excellent, jeuneffe , figure , bravoure , opulence , tout s'y trouve. ISOLITE.

Eft-ce ?

ARTHUR

D. Alonzo de Sotomayor.

ISOLITE, avec dedain.

Un Espagnol!

ARTHUR.

Un pen fier, fi vous voulez... d'un caractere ombrageux, emporté... (fouriant.) mais son argent... ah ! son argent... est de la meilleure composition du monde.

ISOLITE.

C'est ce qui vous détermine en la faveur.

ARTHUR.

Ah! Mademoifelle! c'ell une belle chofe que l'argent! il couvre tout, répare tout... il a raison par tout.

ISOLITE.

Vous en parlez en amateur.

ARTHUR.

Il a vu Madame, lorsque seu Monsieur de Rendan la conduiste en Espagne: il l'aime depuis ce temps-là; faisons réussir le mariage de Monfieur de Sotomayor avec notre maîtrelle, & il nous affure à tous deux la fortune la plus brillante... J'en ai dé à reçu quelques échantillons qui me font augurer très favorablement du relle : nous nous aimons, nous nous marierons, & riches à tout jamais, nous cessons d'obeir, & jouissons à notre tour du doux plaisir de commander.

ISOLITE.

Nous ne nous aimons pas: nous ne nous marierons point; & comme je n'ai pas pour l'argent une estime aussi tendre que vous, je laisserai Madame obéir au penchant de son cœur; je ne lui parler il point de Monfieur de Sotomayor qui me déplait souverainement, & je vous verrai fans envie, mon cher Monsieur Arthur, vous enrichir ausi bassement qu'il vous plaira. A R T H U R.

Mademoifelle, la délicatesse a son mérite, sans contredit... mais c'est un mérite avec lequel on meurt de faim.... au lieu que, de legers scrupules adroitement mis à part....

ISOLITE, tres-fericufement.

Brifons-là... Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire à Madame de vos petits arrangemens fur ce qui la concerne ; mais foyez affez prudent , je vous en avertis , pour ne pas me torcet à vous dévoiler.

ARTHUR.

Moi !... ah , jen'y pense plus ... c'étoit mon feul amour pour vous qui me fissoit regarder la richesse comme l'acheminement le plus für au bonheur de vous polleder ... Vous ne vous en fouciez pas.... j'y senonce; je fuis fonciérement un bon & honnéte

garçon.... n'ayez contre moi ni colere, ni haine.....

De la haine contre vous, Monsieur Arthur... Oh, non, non... Ce sentiment-là tient à l'estime... ce n'est pas celui que vous m'inspirerez jamais. (Elle fort.)

SCENE V.

It bien! cette petite orgueilleuse qui se donne les airs de me mépriser... Mademoiselle se pique de beaux sentimens... petit génie que cela!... Cerveau mal organisé... Cela n'aura jamais l'esprit de sorir de servitude... Mais que je suis dupe aussi, moi; elè-ce que j'ai besoin d'appui pour réussir dans mes projets s'est-ce que je n'ai pas en moi allez de ressource pour savoir me passer des secours d'autrai s'Oni, D. Alonzo de Sotomayor, je vous protege, vous vous chargez du soin de ma sortune, se moi du succès de votre amour, vous serez l'époux de Madame de Rendan, ou je montrai à la peine. Ah, ah, que cherche donc ici ce matamore avec sa longue épées

SCENE VI.
L'ÉCUYER DE D. ALONZO, ARTHUR.
L'ÉCUYER, toujours le ton d'un matamore.
Est-ce vous qui vous nommez Arthur?

ARTHUR.

Il y a bientôt trente ans, Monsieur, que je m'appelle comme cela; que me voulez-vous?

L'ÉCUYER.

Vous dire que je suis l'Écuyer de D. Alonzo de Sotomayor, & vous remettre cet écrit... Savez-vous lire?...

ARTHUR.

Si je fais lite 1 L'ÉCUYER.

C'est que moi qui suis gentilhomme, je ne sais ni lire ni écrire... cela n'appartient qu'aux fainéans, aux gens inutiles.... Pariez-moi de savoir se battre... voità une science cela! mais savoir lire...

ARTHUR.

Oh I je ne me bats point, moi ; j'ai les inclinations pacifiques.

Voilà pourquoi je me suis adonné aux belles-lettres. Dequi est cet écrits

L'ÉCUYER.

De Monfieur de Sotomayor.

ARTHUR.

Comment! il eft Gentilhomme , & il fait écrire.

L'ÉCUYER.

Sans doute ... C'est un Espagnol.

Mais vous êtes Français, vous, & vous soutenez l'honneur de la Nation 3

Aussurément. François I gâte tout à présent, avec sa belle fan-

12 LES AMOURS DE BAYARD,

raisie de selence, & la ridicule protection qu'il accorde aux Savains; mais il ne me pervertira pas... Je bois, je chasse, je joue, de je me bats : voilà tout ce que doit savoir faire un Gentilhomme.

AHTHUR.

Et par quel hasard au service d'un étranger?

Parce que je suis pruvre, que Montieur de Sotomayor doit me mener avec lui... quelque part, dans le rouveau monde, que nous y devons faire conjointement les plus beaux exploits, les plus brillantes conquêres, & que jy finital surement par être Vice-Roi.

ARTHUR.

Velle! c'est un fort joli poste... Il vous adonc mis dans fa confidence? L' E C U Y E R.

Vous concevez bien que né ce que je suis, destiné dès mon enfance au noble métier des armes, aspirant au grade de Chevalier, je ne me préterois pas à ses projets, s'il ne m'avoit juré sur Dieu & sur son honneur, qu'il n'avoit que des desseins honnètes, & que son but étoit d'épouser.

ARTHUR.

Et moi donc, Monsieur, qui ai monqué d'être d'église, est-ce que vous me croyez moins scrupuleux que vous? Cette lettre apparemment traite de l'objet en question?

Quand vous l'aurez lue, nous prendrons ensemble certaines mesures.... sommes-nous ici en lieu de sureté?

ARTHUR.

Oni, oui ... mais voyons ce qu'il m'écrit. (Il lit.) » Nos » affaires n'avancent point, Arthur.... » Ce n'eft pas ma faute. (Il li:.) » Il est donc impossible de voir Madame de Rendan, de » lui parler, de parvenir à lui plaire? Tant de contrariétés, n d'obstreles, me réduisert au desespoit.... » Parbleu, je le crois bien : moi , je fuis farieux. (Il lit.) » Pour comble de malheur , n j'ai des rivaux... n Ft besucoup, & de dangereux. (Il iii.) » Le Roi furtout, le Roi me fait trembler. » Il a raifon; lutter contre un Roi jeune & simable, ce n'eft pas une petite affaire. (Il lit.) » Il faut que je meure, on que je possede Madame de Bendan. Il fam que je fois fon époux : mon bonheur & ma vie n font attachés à ce titre, & je ne vois pour la forcer à me l'ac-» corder, que le noyen dont je vous ai déjà fait part. » Un enlevement c'est un moyen bien violent! (Il lit.) » Votte for-» tune, Arthur, & la fortune la plus brillante fera la récompense » des efforts que vous tenterez pour faire reuffir mes projets. > Songez que les momens font chers, & que mes jours font entre > vos mins. » Point de figuature.... il est prudent,... c'est m'avertir que je dois l'être.... On n'a rien ajouté à cect? L' E C U Y E R.

Pardonnez-moi... l'ordre de prendre avec vous des mesures pour....

A R T H U R.

Je sais, je sais... mais il n'y avoit rien de plus i

LECUYER.

Si falt.... il m'ell enjoint de favoir de vous, quand Monfieur de Satomayor pourra concerter avec vous.

ARTHUR.

Vous ne m'entendez pas, on vous ne voulez pas m'entendre....
je vous demande, si cette lettre n'étoit pas accompagnée....
là, est-ce que vous ne concevez pas à

L'ÉCUYER.

A propos, cela est vrai, vous m'y faites songer. Voilà une boutse que je suis chargé de vous donner; je l'avois oubliée.

A R T H U R.

Oui I.. ah, n'ayez donc plus de ces oublis-là; un Gentilhomme comme vous, peut bien ne pas savoir lire, mais il nedoit pas manquer de mémoire... J'entends du bruit.... voilà ma clef, montez par cet escalier, la porte à gauche, numéro neuf, cachez-vous dans ma chambre, j'itai vous y retrouver dans un moment.

(L'Ecayer fort.)

SCENE VII.

ARTHUR, feut.

E donnons point de prise aux soupçons.... ce n'est pas le tout
de faire fortune, il saut savoir se ménager les moyens d'en
jouir.

SCENE VIII.

AMBROISE, ARTHUR.

ARTHUR.
ANBROISE.

Oui, Monsieur le valet de chambre, c'est moi-même.

ARTHUR.

Qu'est-ce que vous cherchez donc ? est-ce à Mademoiselle Isolite que vous voulez parlet ?

AMBROISE.

A vous dite le vrai, je ne serois pas fâché de la rencontrer, j'aurois queuques petites babioles à l'y conter, de petits conseils à l'y demander.

ARTHUR.

Elle est auprès de Madame, & je ne crois pas qu'elle descende de si tôt; mais pour la raison, l'age & l'expérience, assurément je la vaux bien, & si je pouvois vous être de quelque utilité... (à part.) On gagne toujours quelque chose à tout savoir.

AMBROISE.

Ecoutez donc, Monsieur Arthur, je crois que vous pourriez bien ne pas être inutile... je sais que vous avez de l'esprit, plus d'esprit que moi.... oh / c'est sûr.... tout le monde dit que vous êtes un peu fripon; mais tout coup vaille, un sripon peut être de bon conseil.

14 LES AMOURS DE BAYARD;

ARTHUR.

Mais favez-vous que vous me diles des injures en croyant me

AMBROISE.

Ehe non, morgué! ce sont ceux qui disont cela. Il ne mercoûte rien à moi de vous croire un honnête garçon jusqu'à ce que j'aye des preuves du contraire.

ARTHUR.

Au fait. De quoi s'agit-it?

AMBROISE.

De me faire gagner dix piftoles.

ARTHUR.

Et comment faut-il s'y prendre pour cela ?

AMBROISE.

En me persuadant que ma conscience n'a tien à me roprochet dans ce qu'on exige de moi pour les gagner.

ARTHUR.

Dix pistoles, une conscience.... voyons, voyons.... oh! je ne manquerai surement pas de moyen pour ajuster tout cela ensemble.

A M B R O I S E.

Devinez à qui je viens de parler !

ARTHUR.

Je ne devine rien, il faut qu'on me dife.

AMBROISE.

A l'Amiral Bonnivet.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à démêler avec lui ?

AMBROISE.

Bah! c'eft lui qui requiert ma protection.

ARTHUR.

A propos de quoi?

AMBROISE.

Il eft amoureux de Madame.

ARTHUR.

Ovi-da!

AMBROISE.

Eh, mon Dieu, oui! Et comme il prétend qu'il n'y a pas du tout de plaisir à pleurer toujours, comme il est faché de voir notre maîtresse ne s'occuper que de ça, il a dessein de lui bailler d'autres passe-temps, voyez-vous. En conséquence il viant de venir ici, il m'a dit bien poliment: mon cher Monsieur Ambroise, vous êtes un honnête homme, un homme qui a du bonsens, une bonne tête, & ben de l'amiquié pour Madame de Rendan... C'est vrai, Monsieur l'Amiral, l'y ai-je répondu, que voulez-vous de ma bonne tête & de mon amiquié 3 Je veux, ce m'a-t-il fait, que vous m'ouvriez tant seulement la petite porte du jardin qui donne dans le parc. Vou belle maîtresse a du chagrin, alle pleure toujours, ça tinira par l'y gâter son joli visage, & ça seroit donnage, pas vrai, Monsieur Ambroise? Très-vrai, Monsieur l'Amiral; pour-tant Monsieur Ambroise, a-t-il continué, il faut l'y bailler un petit

moment de dissipation, queuque divertissement ben gentil; qu'en dites-vous? Que c'est morgué ben imaginé, Monsieur l'Amiral. Qu'y a dix pistoles pour vous, Monsieur Ambroise, si vous pouvez me saire entrer dans vot jardin, & sans qu: Modame s'en doute, des danseuses & des danseurs qui gambaderont devant elle, & la récréeront queuques minutes. En morgué, Monsieur l'Amiral, l'y aire fait à mon tour, je ne demande pas mieux que de divertir Madame, & de gagner dix pistoles, je suis un pauvre hère, & s'ai de la samisse : mais pent-èrre qu'alle s'en sachera, & pour dix pistoles je ne voudrois pas sacher Madame qu'est austi bonne qu'alle est belle... Laissez moi consoster queuqu'un qui ait plus d'esprit que moi... Là dessus je l'ai quitté : il attend ma réponse : vous v'là, conseillez-moi, gagnerai-je dix pistoles qui me servient grand bien, ou les resuserai je en dépit du bien qu'alles me servient?

ARTHUR.

Artendez.... il faut que ie me consulte aussi, moi... l'assaire est délicate.... (haut.) Il s'agit de saire diversion à la douleur de Madame.... (has.) C'est bien le but de M. de Sotomayor, & le mien. (haut.) D'intertompte un moment la profonde solitude où nous vivons.... (bas.) Ce qui sett parsaitement bien à mes desseins.... (haut.) D'instruire ici une troupe de gens à talens.... (bas.) Parmi lesquels pourront se glisser les hommes nécessaires au coup hardi que nous projetons.... (haut.) Et de les cacher soigneusement jusqu'au moment de l'exécution, ce qui ne sera pas impossible, vu les bosquets, les massis de charmilles.... & de saire le bien de ce pauvre Ambroise qui est mon ami.... Les dix pistoles sont à vous, mon cher, & votre conscience peut être tranquille.

A M B R O I S E, En vétité 1... Ah! comme vous me foulagez.

ARTHUR.

L'Amiral est donc bien sérieusement amoureux de Madame?

A M B R O I S E.

Bah, il n'est pas le seul... mais j'ai bien peur qu'il n'en soit pour les frais de son amour & de son petit divertissement. M'est avis qui gnia queuqu'un qui ne met en avant ni danseurs, ni danseuses, & qui frit sans bruit plus de chemin que n'en fera l'Amiral avec tout son fracas.

ARTHUR,

Et qui donc, mon ami ?

AMBROISE.

Qui ? le Chevalier Bayard.

ARTHUR.

Allons donc

AMBROISE.

Il n'y a pas d'allons donc.... Madame ne veut voir personne, & elle a vu le Chevalier Bayard.

ARTHUR

Elle l'a vul

AMBROISE.

Deux fois.... Et l'ordre est donné de ne l'y pas resuser la porte toutes les fois qu'il s'y présentera.

ARTHUR.

Oui-da!... (bar.) Ah! c'eft bon à favoir.

A M B R O I S E, riant.

Mais que l'Amiral réussisse ou qu'il ne réussisse pas, qu'est-ce

que ça me fait à moi, pourvu qu'il me paye bien, & que Madame ne foit pas fachée.

ARTHUR, riant forcement.

Affurément ce n'elt pas toi qui feras le plus attrapé.

AMBROISE, riant.

Il feroit plaifant qu'il paye les violons....

ARTHUR.

Pour faire danser les autres.... oui, cela seroit vraiment très-plaisant.

A M B R O I S E, riant.

Et je vois que ça arrivera.... Adieu, Monsieur Archur.... je m'en vais gagner dix pistoles.... de queuque saçon que tournent les choses j'aurai tiré mon épingle du jeu, moi : c'est ce qui me divertira.... Epouse qui pourra. (Ambroise sort.)

SCENE IX.

ARTHUR, feul.

An! le Chevalier Bayard est venu deux sois, & on l'a reçu deux sois, & l'ordre est donné de l'admettre toutes les sois qu'il s'y présentera... prédilection bien marquée, & qui prouve que M. de Sotomayor n'a d'autre parti à prendre que celui de se retirer, ou de risquer le tout pour le tout. Son Ecuyer m'attend, rejoignons-le, & prenons avec lui les dimensions les plus sûres.

SCENE X.

ISOLITE, ARTHUR

· ISOLITE.

LVE ADAME vous demande.

ARTHUR

Que me veut-elle!

ISOLITE.

Allez le favoir.

ARTHUR.

Toujours revêche, toujours méchante; ah ! petite ingrate; ah ! que je me veux mal d'avoir pour vous tant d'amour.

(Arthur fort.)

SCENE XI.

Ass! oui, ton amour..., j'y crois.... je ne puis pas affirmer que ce ne foit pas un honnete homme que ce garçon-là.... mais il a

une physionomie de fripon qui fait bien du tort à sa probité;

SCENE XII. LA PALICE, ISOLITE.

ME voici encore une fois, Mademoifelle; ferai-je plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici? verrai-je votre belle maitrelle à daignera-t-elle me voir?

Oui, Monsieur, elle vient de m'ordonner, si vous vous pré-

Ah! que vous êtes aimable! que je vous ai d'obligations! je vais donc la voir!... la voir......!. lui parler.... mais concevez-vous mon bonheur, Mademoiselle?

Monsieur, je ne sais pas quels sentimers vous amenent auprès d'elle..;

Quels fentimens!... tous.... tous les fentimens qu'inspirent la vertu, la beauté.... la douleur que l'on voudroit partager, adoucir, faire oublier.... mais je ne lui en patierai pas; oh! je me le suis bien promis, je me le promets bien.... elle m'imposeroit silence à I S O L I T E.

Je ne fais pas ce que vous vous propofez de lui faire....

Venez, verez, conduifez moi.... C'est par ici, je crois.... ah I comme le cœur me bat.... Si je le sentois palpiter comme cela le jour d'une bataille, savez-vous que j'aurois bien mauvaise opinion de moi?

Comment!.. un brave Capitaine comme vous... un vaillant Chevalier, LAPALICE.

Affrontera une armée entiere, & tremble aux pieds de la beauté.

Fin du premier Alle.

TO TO TO TO TO

SCENE PREMIERE.

ARTHUR, L'ECUYER de Setemoyer.

A R T H U R.

Ous voilà au fait, je vous ai bien expliqué tout. Allez de ce pas disposer tous vos gens, & les dégusser comme je vous l'ai dit. La sête que prépare ici l'Amiral Bonnivet est de rous les événemens celui qui pouvoit le mieux nous servir : le tumulte & la soule couvriront nos projets; vos satellites se tiendront cachés, en attendant le moment favorable. Mol; je me charge d'écarter de la

maison tous ceux qui pourront s'opposer à votre entreprise; que M. de Sotomayor se rende ici; que, s'il est possible, il toir présent à la sête : cela ne peut que contribuer à détourner de lui le soupcon. Allez, il ne faut pas que s'on nous voie ensemble. Allez, sur tout, secret & promptitude. (L'Ecuyer fort.)

> SCENE 11. ARTHUR, faul

AH! l'on ne m'appeloit tantôt de la part de Madame, que pour m'écarter d'un lieu où doit nécessairement passer M. de la Palice. On a beau saire, rien ne m'échappe, & Madame ne reçoit le Capitaine qu'à titre de l'ami du Chevalier Bayard.... Quand on ne le voit pas, il faut en parler, c'est tout simple. Allons trouver Ambroise; je ne le crains pas lui, c'est un polition; mais éloignons ses deux garçons, le palétrenier, les laquais, le cuisinier.... dispersons si bien nos ennemis, que nous restions seuls maîtres du champ de bataille.... ah! voilà ma belle orgueilleuse.

SCENE III.

ISOLITE, ARTHUR.

Pourriez-vous me dire où est Ambroise, Mademoiselle i

Mais probablement dans le jardin.

ARTHUR.

Eft-ce que vous attendez ici quelan'un 3

ISOLITE:

Et qui voulez-vous que j'attende !

ARTHUR.

Allons, allons.... ne vous fâchez pas.... faut-il donc toujours sebuter, comme cela, le panyre monde.... ah! cela n'est pas bien, cela n'est pas bien. (Arthur fort.)

SCENE IV.

150 LITE, feule.

des gens pour les rencontrer à chaque pas.

SCENE V.

LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE.

Quot! vous voilà déià, Monfieur !

LA PALICE.

Oui, Mademoifelle, j'ai commis une indiscrétion, & l'on m's

ISOLITE

Eh! qu'avez vous donc fait?

LA PALICE.

Ce que tout autre auroit fait à ma place. J'aimois votre maîtresse avant qu'il sût question de la marier : unie à Madame de Rendan, j'ai renfermé mon amour, ne pouvant parvenir à l'éteindre. Elle devient veuve, l'espoir renaît dans mon ame, j'emploie tout pour être admis auprès d'elle; après deux ans d'attente, c'est aujour-d'hui qu'elle me permet de la voir : j'arrive; que je l'ai trouvée belle! j'étois venu bien résolu de me taire sur une passion toujours ignorée d'elle.... je la regarde, je lui parle, elle me répond, ses beaux yeux s'attachent sur les miens, mon cœur palpite, ma vue se trouble, ma tête se perd, je tombe à ses pieds.... je ne sais-se que j'ai dit; car j'étois dans le délire.

ISOLITE.

La déclaration est un peu pressée.

LA PALICE.

Amour & raifon, Mademoifelle, ne marchent guere de compagnie.

1 S O L 1 T E.

Et surement on s'est mis en colere !

LA PALICE.

En colere, Mademoiselle? non, on m'a plaint, on m'a consolé, & de l'air le plus touchant, on m'a fait promettre de ne reparler jamais de mon extravagince.

Et vous appelez cela vous donner votre congé ?

Sans contredit. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu; mais lo moyen que je tienne parole! pour ne point fausser mon serment,

il ne me rette qu'un parti, c'est de ne la revoir jamais.

Je n'aurois pas cru qu'un preux Chevalier comme vous, perdit fi facilement courage.... Monsieur, mettez vous à la place d'une jeune & jolie veuve qui pleure son mari.... depuis deux ans... d'une veuve regardée dans le monde comme un prodige de tendresse & de sidélité. Deux ans de constance pour les manes d'un époux, songez, Monsieur, combien cela met une semme en réputation! L'orgueil se glisse par tout, & souvent c'est par vanité qu'on remplit un engagement contracté par une indiscrétion : telle est peut-étre, aujourd'hui, la position de ma maîtresse. Ira-t-elle, dès la premiere déclaration, renoncer aux honneurs d'une persévérance si rare dans le siecle où nous sommes? Amour, assiduité, petits soins, ménagemens délicats; le temps surrout, le temps, qui parvient souvent à concilier les idées les plus opposées, tout ramenera Madame à des sentimens moins exaltés... Vous avez pour vous la raison & la nature, mettez l'amour propre de votre patti, & je vous promets gain de cause.

Je serois de votte avis, si je n'avois pas des rivaux redoutables... le Roi....

Elle n'eft pas affez grande Dame pour espérer d'êtte un jon.

LES AMOURS DE BAYARD;

fon époule; elle se respecte trop pour être jamais sa maîtresse,

Je fais que Sotomayor.... I S O L I T E.

Ce n'est pas celui-là que vous avez à craindre; les semmes no s'occupent guere de ceux qui ne sont occupés que d'eux-mêmes, se l'on amuse difficilement les autres, quand on porte avec soi l'air toujours ennuyé : sa gravité, sa morgue, l'illustration de ses nobles aïeux dont il est infatué... il emportera tout cela à Madrid.

Pour le gros Bonnivet, je ne le crois pas redourable, ce cher Amiral a de l'esprit, de la gaieté; c'est un bon soldat, un sort homôte homme; mais il est si futile; il se permet tant d'inconséquences; ses vieilles prétentions, & sa grosse étourderie le rendent, entre nous, plus ridicule que dangereux.

ISOLITE.

Il ne réussit en amour que lorsqu'il garde l'incognito & qu'à la faveur des ténebres, témoin certaine dame à Milan; il tourne à son profit le rendez-vous accordé à un autre... Nous aimons le grand jour, nous! il n'est pas favorable à monsieur l'Amiral.

LA PALICE.

Et le Chevalier Bayard !

ISOLITE.

Madame en parle fouvent.

LA PALICE, avec un peu d'étonnement & d'inquiltude.

Oh! elle en parle!... & qu'en dit-elle ?

Du bien.

LA PALICE, vivement.

Oh! je le crois !

ISOLITE.

Madame me demande si je suis instruite des hauts saits d'armes de M. de Bayard : tout ce que je sais de ses prouesses, de sa vaillance, de sa loyauté, je les lui raconte.... elle écoute avec beaucoup d'intérêt.... » Heureuse la semme qui pourra le nommer son époux!... » Ces propres mots un jour sont sortis de sa bouche. L. A. P. A. L. I. C. E.

Elle a raison, Mademoiselle; il a autant de probité que de bravoure, & c'est beaucoup dire. On n'est pas au fait de toutes les actrons de sa vie; car il est modette, & cache le bien qu'il sait. Su conduite à Bresse avec cette noble veuve, dont la maison alloit être livrée au pillage; l'instant où , brave comme Scipion, il s'égaloit à lui par les désirs, & l'amour immoié à la vertu.... mille autres traits ensin.... je vous les conterai, vous les redirez à Madame de Rendan.

ISOLITE.

Oui , Monfieur ; je lui ferai plaifir.

L A P A L I C E.

Mais, parlez-lui quelquefois de moi, entendez-vous. Savezvous quelques circonflances de ma vie l... il y en a d'honorables....

ISOLITE.

Je ne les lui laisserai pas ignorer.

LA PALICE, vivement.

Mais que ce ne foit pas après lui avoir parlé de Bayard... car à côté de lui je ne me fortiendrois pas.... Eh / le voici luimême, vous ne n'avez pas dit qu'il venoit icil
1 SO L 1 T E, avec ingénuité.

Vous ne me l'avez pas demandé.

CENE

BAYARD, ISOLITE, LA PALICE.

BAYARD.

H! ah! c'est vous, Capitaine?

LA PALICE.

Oui, mon brave, c'est moi-même; toujours votre ami, à la vie & à la mort.

BAYARD, lui prenant la main.

Touchez-la, j'en dis autant Bonjour, ma belle Demoifeile ; y auroit-il de l'inditerétion de fe présenter là haut?

ISOLITÉ. * Je ne le crois pas, Monsieur, Madame vous voit avec trop de plaisir : je vais la prévenir que vous êtes ici ; engagez-la donc à fortir de ce châreau folitaire, il sest si triste, si triste, elle s'y en-nuie, j'en suis siste... & moi arasis: elle ne l'aura pas plutôt quitté, qu'elle vous en aura obligation... & moi aussi. (Elle fort.)

SCENE

BAYARD, LA PALICE

BAYARD. ADEMOISELLE Isolite n'aime pas la campagne, à ce qui me paroir. Mais dites moi done, mon ami, par quel hafard nous nous trouvons tous deux à la même heure, au même instant, chez Madame de Rendan, qui ne voit personne? LAPALICE.

Avant de vous répondre... que pensez vous de cette semme-11, Chevalier 3

BAYARD.

Je ne vis jamais une Dame andi bien née, plus belle, plus aimable, plus respectable qu'elle... n'elt-ce pas votre avis, Capitaine ?

LA PALICE. Afferement mais ne trouvez-vous pas qu'elle pleure trop long-temps le défunt ?

BAYARD ..

Elle aime beaucoup ce pauvre Rendan.

LA PALICE. Une année, c'est tout au plus ce qu'elle a vécu avec lui... & il y a deux ans qu'il est mort. On regrette un mari, fuit; on peut le pleuter, à la bonne heure... mais deux ans!

LES AMOURS DE BAYARD;

BAYARD.

Il eft fur que c'eft beaucoup.

LA PALICE.

C'eft trop.

ENSEMBLE.

Oh! oni, oui, c'eft trop.

BAYARD.

Mais l'Amiral féchera les larmes de cette belle affligée; il l'a déjà annoncé dans le monde.

LA PALICE.

Il fe fera une affaire avec Sotomayor.

BAYARD.

Je n'aime pas cet Espagnol-là.

LA PALICE.

Il ne faut pas le laisser prisonnier sur parole. Il vous souvient de sa suite à Monerville.

BAYARD.

Lui, ou moi ne seroient plus à présent, si ce bras épuisé dans Bresse par la perte de tout mon sang, est déjà repris quelque vigueur. LAPALICE, vivement & avec eolere.

Il en veut à Madame de Rendan; mais il pourra rencontrer des

obstacles.

BAYARD, en fouriant.

Comme vous prenez feu, Capitaine! Eft-ce que vous feriez

LA PALICE, avec chaleur.

J'en perds la tête.

BAYARD, bien tranquillement.

Et moi auffi.

LAPALICE, fort étonné après un petit temps.

Et vous aufi!

BAYARD.

Oui, Capitaine.

LAPALICE, da même ton que Bayard.

Nous voilà donc rivaux?

BAYARD.

C'eft vrai.

LA PALICE.

Rivaux & amis.... car bien que vous aimez en même lieu que moi.... (mettant la main fur fon cœur.) vous êtes toujours là. B A Y A R D, mettant vivement la main fur le cœur de la Palice. J'y veux rester.

LA PALICE.

Je l'espere.... Y 2-t-il long-temps que vous l'aimez ?
B A Y A R D.

Depuis que je la connois.

LA PALICE.

Je vous en livre autant. Lui avez-vous parlé souvent depuis son

Deux fois.

LA PALICE.

Et moi, une.... Avez-vons dit que vous aimiez?
B A Y A R D.

Je n'ai pas ofé.

LA PALICE.

J'ai été plus hardi; mais on m'a répondu d'une maniere à m'ôter toute espérance.

BAYARD.

Tant pis, car je hasarderai peut-être un jour le même aveu, & sans doute il ne sera pas reçu plus savorablement.

LA PALICE.

Si l'on en croit Mademoiselle Isolite, il ne faut pas encore se décourager; mais promettons-nous, que celui de nous deux qui n'aura pas le bonheur de lui plaire, sera place à l'autre, & le servita, qui plus est, en bon & véritable ami. (regardant Bayard en succ.) J'ai bien peur de n'être que le consident de l'aventure. Plus je vous examine, plus je pense à ce que vous valez & à ce que je vaux; plus je m'aperçois que l'avantage n'est pas de mon côté.... mais n'importe, allons toujours notte train, & convenons encote, s'il survient un troisseme... & il en surviendra.... que le délaissé de nous deux, sera le compagnon d'armes du tenant.

BAYARD, lui touchant dans la main.

Cela vaut fait.... (en riont.) Avec une autre femme que Madame de Rendan, cet engagement-là seroit peut-être fort indiscret; car on assure que le Roi lui-même a des prétentions sur elle.

LA PALICE, en riant auffi.

Oh! très certainement nous ne nous battrons pas contre lui....
Mais notre vertuense & charmante veuve est une de ces semmes
près de qui le nom de Roi, lui seul, est un motif d'exclusion....
Jurons de plus, soi de Chevalier, detnous rendre compte sous le
secret.... l'honneur l'exige.... de tout ce qu'elle nous aura dit.

B A Y A' R D.

Je le jure.

LA PALICE, après un petit temps, & gaiement.

J'ai dans l'idée que je serai votre compagnon d'armes..., mais quel s'actifice ne seroit-on pas à l'amitié.... & à Bayard!..... Voici Mademoiselle.

SCENE VIII.

BAYARD, LA PALICE, ISOLITE.

MADAME est avertie que vous étes ici, Monsieur, elle va descendre dans l'instant.

LAPALICE, à Bayard.

Je crois qu'un tiers leroit de trop dans la conversation que vous aller avoir... je me retire; à votre tout, Chevalier... (en foupirant gaiement.) Et plus de succès que moi près de la charmante

24 LES AMOURS DE BAYARD,

veuve. ... je vais prier le Ciel qu'il lui donne oubli du défunt, & pitié des vivans. (Il fort.)

SCENE IX.

BAYARD, ISOLITE.

C'EST un homme bien aimable que ce la Palice! une franchise, une loyauté / le connoissez-vous bien, Mademoiselle !

ISOLITE.

Voici ma maîtreffe.

(Elle fort.)

SCENE X.

Madame DE RENDAN, BAYARD.

BAYARD.

Be crains que ma visite ne soit importune, Madame, & je ne me présente qu'en tremblant.

Mde. DE RENDAN.

Vous ne vous rendez pas justice, Monsieur; asseyez-vous.... je suis bien flattée de vous voir.... C'est à moi d'appréhender à juste titre que l'ennui qu'on éprouve avec moi....

BAYARD.

De l'ennui près de vous, Madame!

Mde. DE RENDAN.

Hélas I entendre soupirer sans cesse, voir toujours des larmes,

BAYARD.

Ce sont vos beaux yeux qui versent des pleurs; les plaintes sortent de cette bouche charmante qui prête un intérêt si doux à tout ce qu'elle exprime, & vous voulez que cela n'attache pas? Ah! que n'ai-je auprès de vous un ritre, quelque droit.... je vous dirois.... » Vous cherchez des consolations, & moi j'ai » besoin de vous consoler: mon cœur vous est ouvert, épanbeloin de vous consoler: mon cœur vous est ouvert, épanbeloin de vous peines; je n'aurai point de secret pour vous, pensez p tout haut devant moi.... « Mais cette extrême constance il faut la mériter; & mon tendre respect, mon attachement pour vous, éprouvé par le temps, peuvent seuls m'en rendre digne, Mde. DE RENDAN, vivement.

Ah! vous l'avez, Chevalier, cette confiance; vous la méritez...

J'ai refusé constamment de voir tous ceux qui se sont présentés:
sien ne m'a fait changer de conduite, & j'en changerai bien moins
sans doute à présent, que j'ai trouvé un ami, un cœur compatissant, qui s'ouvre à mes chagrins, que ne rebute point ma tristesse, qui veut bien recevoir mes larmes, & dont la sensibilité
mêlera quelques charmes à la retraite éternelle que m'impose m'a
situation: je ne serai pas trompée avec vous comme je l'ai été.

BAYARD.

Par qui done !

Mde.

Mde. DE RENDAN.

Vous connoissez Monsieur de la Palice ?

BAYARD, vivement.

C'est un bon soldat, un brave Chevalier, un honnete homme, un homme aimable.

Mde. DE RENDAN.

Il fort d'ici.... C'est votre uni, je jugeois de lui par vous; &c sur re préjugé trop avantageux je n'ai pas cru devoir aujourd'hui resuser de le voir.... Eh bien, Monsieur de la l'alice.... il m'a parlé de je ne sais quel amour, il a osé blamer mes regrets, il condamne le projet que j'ai formé de renoncer pour jamais au monde; il me propose de nouveaux liens; il m'accuse de cruauté, d'injustice.... Ah! qu'il est mal aisé de trouver des hommes défintéresses, qui en consolant une semme assigée, n'ayent d'autres motifs que d'apporter le calme dans son ame, & dont l'amour propre en pareil cas, ne soit pas plus ému que la sensibilité.

B A Y A R D, timidement.

Si vous lui faites un crime de fon amour, vous trouverez diffi-

cilement des gens moins coupables que lui.

Mde. BERENDAN.

Il en eft, Monsieur, il en eft.

BAYARD.

Très-peu, Madame, très peu... oh! vous pouvez m'en ctoite. Mde. p E R E N D A N.

Comme je ne veux qu'un ami, les idées du plus grand nombre; à mon égard....

BAYARD.

Cet ami, comme vous l'entendez, ne sera pas facile à trouver; soyez-en sûre... (commençant timidement & s'échaussant par degrés.)

Par exemple quelqu'un que je connois, qui vous a vue, qui vous aimoit avant que l'hymen vous unit à M. de Rendan... Eh bien, il a conservé cette impression puissante que vous avez faite sur son ame. Un autre avoit le bonheur de vous posséder, vous aimiez, vous étiez aimée... que de raisons pour s'essorcer à vaincre son amour !... Eh bien, cet amour a tout surmonté; & à présent que vous êtes veuve, malgré votre douleur qu'il approuve, malgré vos résolutions qu'il respecte, il vous adore, il ne voit que vous, n'entend que vous, & ne s'occupe que de vous.... Etre votre ami, voilà son unique espérance, il ne briguera que ce titre; il en remplita tons les devoirs, & se se rensermera toujours dans les botnes que lui prescrit ce nom; il conservera toute sa vic, pour vous, les sentimens de l'amant le plus tendre.

Mde. DE RENDAN, baiffant les yeux, & diffimulant

avec peine le trouble qu'elle sprouve.

Vous connoiffez cette personne?

BAYARD.

Oui, Madame.

Mde. DE RENDAN.

Beaucoup I

D

Infiniment.

Mde. DE RENDAN, cherchant à reprendre un air plus libre.
La question que je vous fais ici ne provient pas d'un mouvement de curiosité.... oh! non: je crois qu'à cet égard je suis au-dessus de tout soupçon.... Mais cet homme étant votre ami, comment n'employez vous pas l'empire que votre raison vous donne sur son cœur pour le guérir d'une passion....

BAYARD.

Cela n'est pas possible, Madame; ma raison & son cœur sont absolument du même avis; je ne suis pas même tenté de combattre son penchant.

Mde. DE RENDAN.

Je le plains. (timidement.) C'eft un homme connu?

BAYARD.

Il a tout fait pour l'être.... moins par orgueil que par instinct.

Mde. DE RENDAN.

Vit-il à la Cour?

BAYARD.

Son devoir l'y retient quelquefois.

Mde. DE RENDAN.

Eft-il diflingué par des marques d'honneur ?

BAYARD.

J'ignore s'il les a méritées; mais je le connois affez pour être fûr qu'il croit ses services récompensés quand ils sont utiles à sa patrie & à son Roi.

Mde. DE RENDAN.

C'est un bel éloge... Faut-il qu'un homme comme celui-là foit malheureux! je ne vous demande pas quelle est sa figure.... l'extérieur n'est rien... son cœur....

BAYARD.

Eft bien fenfible.

Mde. DE RENDAN.

Don cruel, présent funeste, & qui s'ait bien des infortunés!...
Puisqu'il est votre ami, je ne vous passe point de sa probité.
BAYARD.

Je le crois sans reproche.

Nide. DE RENDAN, avec une vivacité ingénue.

Sans reproche.... C'est donc vous?
B. A. Y. A. R. D.

Oui, Madame. (Madame de Rendan baisse les yeux, & tourne Bayard du côté du busse de M. de Rendan. Bayard lit la légence du tableau.) « Je l'aime encote »... Je vous comprends, Madame, & je lis ma condamnation. (Il fait un mousement pour se retirer, & bladame de Rendan Parrête par un autre mouvement, le fait rassoir sars oser lever les yeux sur lui. Il continue.) N'imputez la témérité d'un tel aveu qu'à ma franchise qu'ont pressée vos questions.... Oui, je vous aime & n'aimerai jamais que vous. Depuis le jour où vous parsites pour la première sois à la Cour, je vous consacrai tous mes vœux, touses mes pensées. Dieu & ma patrie, vous & l'hou-

neur, voilà les mobiles sacrés de toutes mes entreprises, mes seuls soutiens dans les dangers, ma seule consolation dans les adversités. Votre image me suivoit au milieu des combats; elle ranimoit mon courage; elle redoubloit mes forces.... vous me guidiez & j'étois sus suincre. C'est pour vous que j'ambitionnois une haute renommée. C'est à vous que je rapportois ma gloire, & je supportois le malheur de vous voir posséder par un autre en ne me jugeant pas encore assez digne de vous.

Mde. DE RENDAN.

Ah! que m'avez-vous dit!

BAYARD.

Tout ce qu'éprouve mon cœur.

Mde. DE RENDAN.

Mais quel est votre espoir?

BAYARD.

Je n'en forme aucun.

Mdc. DE RENDAN.

Mon époux vit dans ma mémoire, & vous savez s'il méritoit ma tendresse!

BAYARD.

Personne n'en fut plus digne.

Mde. DE RENDAN, avec le ton de l'intérêt.

Soyez donc votre juge & le mien. Que penseroit on de moi après l'éclat qu'a fait mon désespoir ? Que diroit on de moi après deux ans de retraite, de deuil & de douleur, si te sousirois ... qu'une main chere essuyat des larmes dont la bienséance, au désaut d'un sentiment plus délicat, me fait maintenant un devoir.

Ah! qu'est-ce auprès de l'amour que l'opinion d'un peuple d'indifférens!

Mde. DE RENDAN, troublée en regardant autour d'elle.
Je m'aperçois que nous fommes seuls. ... Et cet entretien....

BAYARD.

Vous déplaît, je le vois... Je n'ai pas été maître de ma raison..
mais si cet aveu trop hardi ne m'exclut pas pour jamais....
Mde. DE RENDAN, le regardant avec complaisance & d'un ton
le plus doux.

Quand.... vous verra-t-on !

BAYARD, avec transport.

Ah! le plutor.... ah! jamais affez tôt au gré de mon impatience....

Mde. DE RENDAN, avec beaucoup de douceur.

J'en aurai bien du contentement.

SCENE XI.

Madame DE RENDAN, BAYARD, ISOLITE.

Don Alonzo de Sotomayor demande à être admis auprès de vous : j'ai beau lui représenter que Madame ne reçoit personne, paroles inutiles, vous allez le voir dans l'instant.

D 4

28 LES AMOURS DE BAYARD;

Mde. DE RENDAN, vivement,

Je le veux éviter; fortez, Monsseur, fortez.... qu'il ne vous rencontre pas, s'il est possible.

ISOLITE.

Monfieur ne peut s'en aller à présent, Madame, il seroit vu par M. de Sotomayor. Le jardin seul lui offre une retraite.

Mde. DE RENDAN.

Entrez-y, Chevalier, & n'en fortez que quand cet importun

BAYARD, bien tendrement.

J'obéis... n'oubliez pas le dernier mot que vous m'avez dit.

Mde. DE RENDAN, feignant de chercher dans sa mémoire.

Ouoi donc !

BAYARD.

N'oubliez pas.... (imitant la tendreffe avec laquelle Madame de Rendan a prononcé ce mot.) « J'en aurai bien du contentement ».

Mde. DE RENDAN, tendrement.

Adieu, Chevalier Bayard... (ferme.) Isolite, faites en sorte que M. de Sotomayor s'éloigne de ces lieux au plus vîte, &t suppliez-le de vouloit blen, à l'avenir, supprimer ses visites. (Elle fors par la même porte que Bayard; mais on l'agerçoit dans le jardin, & Madame de Rendan monte un escalier placé sur la gauche, & qui conduit à ses appartemens.)

SCENE XII.

ISOLITE, feule.

ADAME vient de dire au Chevalier Bayard.... un adieu.... qui
nv: paroit donner l'exclusion à tous ceux qui ont des desseins sur elle.

SCENE XIII. ARTHUR, ISOLITE.

En bien! Mademoiselle, venez donc rendre réponse au Seigneur Alorzo de Sotomayor. Il s'impatiente d'attendre.

ISOLITE.

Votre protégé n'est pas heureux, M. Arthur; comme je n'ai qu'une mauvaise nouvelle à lui annoncer, chargez-vous-en vous-même. Madame ne veut pas le recevoir, & le supplie de vouloir bien à l'avenir, supprimer ses visites. Elle est plus que jamais déterminée à ne recevoir personne : dites-le lui bien... (uppayant.) bien, entendez-vous. Ce petit échantillon de vos services ne vaudra pas, je le fais, les petits échantillons de sortune qui vous avoient mis au goût de lui être utile... mais que sait-on... Vous avez du génie, vous tiretez peut-être encore parti de cela. (Elle sort.)

SCENE XIV.

ARTHUR, feul.

C'est bien ce que je me propose... Déterminée à ne voit personne... (allant à la porte du jardin, & apercevant Bayard que l'on voit s'y promener.) En! le voilà.... je savois bien qu'il ne pouvoit pas être sosti... (revenant sur le devant de la Scene.)

Mais ces gens-là me prennent donc pour un sot!... ah, je leur ferai voir le contraire.

SCENE XV.

SOTOMAYOR, ARTHUR, ouvrant la porte :

PARDON, Seigneur, si je vous ai fair attendre, mais Mademoifelle Isolite....

SOTOMAYOR.

Eh bien! yeut-on me voir 1

ARTHUR.

On m'a chargé de la part de Madame, d'obtenir de Monsieur, qu'il veuille bien à l'avenir supprimer ses visites.

SOTOMAYOR.

Supprimer mes vifites 1 ...

ARTHUR.

Ce n'est pas là, comme vous le voyez, un acheminement à vous épouser.

SOTOMAYOR.
L'obstination de cette se nome est bien singuliere, bien injurieuse!
mais elle est donc déterminée à finir ses jours dans une retraite
absolue... à ne recevoir qui que ce soit?

ARTHUR, en fouriant mechamment.

Ah I pour ce qui est de ne recevoir personne....

SOTOMAYOR.

Eh bien?

ARTHUR.

Madame n'a point fait ce serment-là pour tout le monde. SOTOMAYOR, avec colere.

Il y a des exceptions 1...

ARTHUR, avec un fouris malin.

Oui , Monsieur.

SOTOMAYOR.

Ah, ah!... Quels sont donc les mortels savorisés!... Le Roi, sans doute.... je sais ses projets.... ce ne peut être que le Roi. Jé ne connois que lui... qui par son rang du moins, ait quelque titre pour le disputer à Sotomayor.

ARTHUR.

Ce n'est pas le Roi. ... il n'est pas plus heureux que vous ; mais il existe un rival plus dangereux, je vous en avertis.

LES AMOURS DE BAYARD; SOTOMAYOR.

Nommez-le done i

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard.

SOTOMAYOR, avec dedain.

Et vous appelez cela un rival dangereux ! ...

ARTHUR.

Ecourez donc.... Des qu'il s'est présenté pour avoir l'honneur de voir Madame, il a été admis auprès d'elle. SOTOMÁYOR.

Quelle injure pour moi!

ARTHUR.

Il est plus favorifé que le Roi.

SOTOMAYOR.

A la bonne heure.... myis que j'aye été refufé !

ARTHUR. Et au moment où je vous parle, il ell encore ici. SOTOMAYOR, avec vivaciti.

Il est ici, chez Madame de Rendan?

ARTHUR.

Non , Seigneur , quand on vous a annoncé , ils fe font féparés , Madame ell remontée dans son appartement; & comme vous étien là , & que, pour fortir, il falloit nécessairement passer devant vous, j'ai entendu Madame dire au Chevaliet Bayard, d'entret dans le jardin, & d'attendre, pour se retiter, que vous vous foyez éloigné tout-à-fait.

SOTOMAYOR, avec une rage concentrele. Je vais le rejoindre.... il faut que je le félicite de son bonheur.

A R T H U R, le retenant.

Ah! Monsieur, ne faites point d'éclat, vous me perdriez; on De pourroit douter que je vous ai tout dit ; vous me perdijez , & vos affaires n'en fernient pas plus avancées.

SOTOMAYOR.

Pourrai-je maittifer ma fureur? ...

ARTHUR.

Modérez-vous, Seigneur; fouvenez-vous de vos conventions; fongez que tout est pret à réuffit au gre de vos défirs; fongez qu'avant peu l'objet de votre amour va le trouver en votre pouvoir, & qu'après l'éclat d'une telle aventure, le seul parti qui lui relle, est d'accepter votre main & le nom de votre épouse.... Mais voici Monsieur l'Amiral.

SCENE XVI.

ISOLITE, SOTOMAYOR, L'AMIRAL BONNIVET, LA PALICE, ARTHUR.

BONNIVET , à Molite qui veut l'emplcher d'entrer. E veux la voir, vous dis je, & je la verrai, c'est décidé.... Ah! ah! c'est vous, Seigneur Alonzo !

SOTOMAYOK.

Oui , Monfieur l'Amiral , c'elt moi même. BONNIVET.

Sans doute vous défirez, comme moi, d'être admis auprès de Madame de Rendan I

SOTOMAYOR.

Vous l'avez deviné!

BONNIVET.

Est ce que cette charmante veuve autoit austi triomphé de votre indifférence!

SOTOMAYOR.

Quel intérée avez-vous à connoître mes sentimens? BONNIVET.

Pas d'autre que celui qu'infpire naturellement un compagnon d'infortune.... Oui, mon cher Seigneur, c'ell le mot; fi vous avez des vues fur Madame de Rendan.... car aufli bien que moi, mon brave Gentilhomme, c'est de l'amour en pure perte. Es comment voulez-vous la roucher en faveur des fentimens qu'elle inspire? elle ell inabordable.

SOTOMAYOR.

Oh! tout le monde, Monfieur l'Amiral, n'a pas comme vous & moi , le malheur de n'en pouvoir approcher.

LA PALICE.

Plait-il, Monfieur !

BONNIVET.

Comment, morbleu, il y auroit des gens privilégiés i cela n'est pas potfible : s'il y avoit quelqu'un de reçu, je ferois admis.

SOTOMAYOR.

Demandez au Chevalier Bayard, qui se promene actuellement dans le jardin, fi perfonne n'a le bonheur de voir Madame de Rendan à II ell en droit de vous répondre qu'il y a des exceptions.

BONNIVET. Le Chevalier Bayard eft la, dans le jardin ?

LA PALICE.

Etes-vous filt de ce que vous avancez, Monfieur?

Il y est... par ordre exprès de Madame de Rendan... il attend. pour fortir, que j'aye enfin pris le parti de m'en aller. 150 L 1 T f.

O le méchant homme!

LA PALICE.

Vous me permettier, Monfieur, de vous dire que la chofe est bien douteu'e. L'il étoit effectivement dans le jardin, & qu'il eut envie d'en fortir, ce n'ell pas votre préfence qui pourroit l'en enpêcher. Dans toutes les actions il n'a jamais craint les témoins. SOTOMAYOR, faifant us pas comme pour aller an jardin.

Ah! puisqu'il faut vous en convaincre. . .

BONNIVET. Arrêtez, Monfieur, nous ne le fouffrirons pas; Madame de Rendan depuis son veuyage n'a reçu personne encore.

SOTOMAYOR.

Excepté le Chevalier Bayard qui est là , & qui, lorsque je l'en prierai, ne resusera pas de parostre.

LA PALICE, Carritant fierement.

Monfieur... s'il est vrai que Bayard soit dans ce jardin, & s'il y est de l'aveu de Madame de Rendan, la crainte de la compromettre peut seule l'y retenir, & si vous ne respectez pas un brave homme, un bon Chevalier que j'aime & que tout le monde estime, respectez du moins une semme noble, belle, vertueuse dont vous devriez être l'appui, & non l'accusateur.

SOTOMAYOR.

Vous m'ouvrez les yeux, Monsieur, c'étoit pure vision de ma part... (il ouvre la porte du jardin, & d'une voix élevée,) Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné, Chevalier; cestainement si vous étiez là, vous ne craindriez point de paroître... non, Monsieur Bayard n'y est point... je me suis trompé...

(Arthur s'est fanvé quand il a vu la querelle s'échauffir.)

THE STATE OF THE PARTY OF THE P

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

Non, Monsieur de Sotomayor, vous avez bien vu, & l'on vous a dit dit vrai... J'y étois.

SOTOMAYOR.

Eh bien, Amiral ?

BONNIVET.

Je vous iure, Bayard, que je ne vous croyois point ici... Mais par quelle aventure?

BAYARD.

Par une aventure fort naturelle. Vous défirez voir Madame de Rendan, je le défire suffi, & malgré l'inutilité de mes démarches... SOTOMAYOR, riant malignement.

Malgré l'inutilité!

BAYARD.

Oui, D. Alopzo... Que signifie l'ironie de ce sourire 1
BONNIVET.

Cela signifie que vous prenez tous deux une peine infructueuse...

Elle met à cela de l'entétement, de la singularité. Vous concevez
bien qu'il n'est pas naturel de pleurer un mari pendant deux ens.

Elle veut passer pour une semme extraordinaire... Mais croyez qu'au
fond de l'ame elle seroit enchantée qu'on lui sournit de bonne rai
sons pour se consoler... & je m'en charge, moi. Un quart d'heure
seulement d'entretien avec elle, & je la sends à la société... Vous
n'entendez rien à tout cela vous autres.

LA PALICE, en riant.

Ah! mon cher Amiral, nous n'avons jamais douté de votre talent.

SOTOMAYOR, avec un fourire amer.

Mais vous comptez un peu plus sur votre adresse, M. Bayard?

BAYARD.

BAYARD, fictionent.

Je ne fuis point adroit, je fuis franc.

Écoutez donc, en fait de talent... on ne m'a jamais accufé d'en manquer... furtout auprès des semmes. On a fur foa compte quelques aventures affez brillantes pour... Enfin, il fastit, il faut être modelle.... Que je voie Madame de Rendan seulement, & j'y parviendrai sans doute.

SOTOMAYOR, tozjaurs avec ironie. Vous êtes plus avancé que nous, Chevalier, avouez-le.

BAYARD, retenant fa colere.

Vous me preffez vivement, Monfieur.

SOTOMAYOR.

Pour un Français, vous êtes trop discret.... Allons, livrez-vous donc un peu au caractere national.... Poureuoi ne pas convenie d'un bonheur qu'on ne doit qu'à son mérite?... Avouez donc.

BAYARD, paliffant de colere.

Je fuis chez Madame de Hendan.

BONNIVET.

Et moi ausi j'y suis, & je n'en sors pas oue se ne l'aie vue.

SOTOMAYOR, à Bayard d'un oir de mégris.
Si yous étiez ailleurs?

BAYARD, d'are voix écosffée.

Ma réponse servit précise. (à ce mot Isolite sort toute essayée par la porte du jardin.) Au reste, l'occasion ne vous manqueta point autre part....

BONNIVET.

L'occasion à j'ai su me la ménager, moi, & je la saissai en dépit de Madame de Rendan, en dépit de tous les jaloux en amour comme en guerre; il n'y a souvent qu'un instant, & personne n'ignore que je sais le mettre à profit.

SOTOMAYOR.

Vous n'êtes pas seul en possession de ce mérite-là, Monsieur; n'est-il pas vrai, Chevalier Bayard ?

BAYARD, perdant patience.

Oui, Sotomayor, je vous l'ai prouvé, lorsque sous les murs de Monerville, je vous sis prisonnier; lorsqu'au mépris de votre parole, vous vous échappares, & lorsque le vous repris après vous avoir une seconde sois vaincu.... Ce sur l'affaire d'un moment....

SOTOMAYOR, d'une voix étouffée par la colere.

Cela fuffit.

BAYARD, de même.

J'y compte.

BONNIVET.

Eh bien, eh bien, du bruit, de l'éclat; beau moyen de se sainer! Que ne m'imitez-vous? C'est de l'adresse qu'il faut. J'ai des intelligences par tout, moi, &.... (montrant le jardin.) c'est là que doit se trouver l'ennemi, je l'assiége.... mes troupes n'attendent que le signal, j'ai déjà péaétsé dans les lignes.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, A MBROISE. AMBROISE, à l'Amiral, du fond du Théaire.

DT, A, A, A;

BONNIVET.

Et voilà mon aide de camp.... le jardinier de la maison.

AMBROISE, du fond da Thédice & Pair très-offairé.

Elle eft là qui se promene

BONNIVET.

Madame de Rendan?

AMBROISE.

Elle est avec Mademoiselle Isolite qui l'y conte queuque chose, & qui a l'air toute échaussée.

(Bayard jette fur Sotomayor un regard terrible.)

BONNIVET.

Et nos gens font-ils placés !

A M B R O I S E, s'approchant.

J'ai fait entrer tout le bataclan.... (il fait des attitudes ridicules.).

De petits Messieurs, qui font comme cy; de petites Demoiselles, qui sont comme ça.... (haussant les bras.) & des ménétriers qui font déjà comme ça.... (haussant les bras.) & des ménétriers qui font déjà comme ça.... (h! comme ign'y en a.... y sont cachés dans les bosquets, derrière les charmilles, au mitan de l'orangetie; une bande par ici, & une autre troupe par ilà; c'est pis qu'une noce, & tout ça vous est bariolé.... (se frottant les mains.) Gn'y a dans le nombre queuques petits minois de filles qui sont ben gentslies; mais gn'y a aussi des figures.... Ah! que ça sait trembler!...

BONNIVET, lelatant de rire.

Ce font mes Bohémiens

BAYARD.

Qu'eft ce qu'il y a donc?

LA PALICE.

Peut-on favoir

SOTOMAYOR.

Sera-t-il permis....

BONNIVET, gaicment.

C'est que vous ne savez pas ce dont je suis capable. Passez au jardin; vous serez bien surpris.... passez, passez; je vois qu'il est difficile de rien imaginer de plus galant.

Fin du ferand Atte.

PREMIER INTERMEDE.

Le théaire représente le jardin de Madame de Rendan; elle arrive converte de son voile, une main dégantée; elle fait Bonnivet qui court après elle : Bayard paroit dans l'ensencement : la Palice montre l'Amiral poursuivant la belle veuve. A l'instant au elle descend vers les rampes, sortent de derriere des charmilles, & du sond des bosquets, des Pâtres, des Bergers, & aes Ménétriers jouant de la slûte, du hautbois, de la mosette, &c.

Mde. DE RENDAN.

Ah I Monsieur l'Amira!! c'est une audace dont je ne vous aurois jamais cru capable.

BONNIVET.

Oui, Madame, je suis un audacieux, les semmes m'en ont toujours accusé. Sylphes, Génies, n'oubliez rien pour amusee une veuve adorable.

UNE BOHÉMIENNE, chante.

Vous avez beau vous en défendre, l'objet caché de votre flamme est près de vous....

Mde. DE RENDAN.

C'en est assez, Monsieur l'Amiral; je n'en veux pas entendre davantage. Vous devez être satisfait.... j'ai porté la complaisance au-delà des bornes que vous-même auriez pu me prescrire. l'ermettez-moi de me retirer, & surtout, à l'avenir, n'oubliez pas que la veuve de M. de Rendan méritoit peut-être de vous plus d'égards; le véritable aniour s'annonce par le respect; celui que l'audace accompagne révolte une semme au lieu de l'attendir.

BONNIVET.

Non, je ne vous quitterai pas comme cela, vous entendrez ma justification. (Il fort avec Madame de Rendan.)

Nos gens sont placés: ils n'attendent que le fignal. Vos zivaux éloignés, la victoire est à nous.

SOTOMAYOR, paffant devant Arthur.

Sers mon amour & ma fureur.

(Ils fortent, & le Ballet le reconduit en danfant.)

Fin du premier Intermede.

अक शक शक

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GUETTONS ici la tortie de Monsieur l'Amiral : il est amoureux & bavard; en conséquence, la visite sera longue. Nos gens sont en embuscade; s'ai dispersé les domestiques de la maison, & tout doit réussir. Non, non, le Chevalier Bayard ne convient point à

36 LES AMOURS DE BAYARD,

ma maitrelle; des vertus, de la naiffance; une grande réputation; tout cela est fart bon... mais il y faudroit joindre autii l'opullence, c'est eile qui fait valon tout le reste.

SCENE II.

AMBROISE, ARTHUR.

DITES-MOI donc vous, où qu'est fourré tout le monde dins

ARTHUR.

Eft-ce que Madame veut parler a quelqu'un?

AMBROISE.

Non, pargoi, c'est moi qui me latte de ne trouver personne à qui parler.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à dire ?

AMBROISE.

C'est que je veux avoir main-forte.

ARTHUR.

A propos de quoi ?

AMBROISE.

A propos d'une troupe de bandits qui rodent autour de la maifon, & de quatre ou cinq grands coquins qui ont trouvé moyen de se glisser dans not jardin.

ARTHUR, à part.

Ouf, tout est découvert... (haut.) Est-ce que vous êtes fou? &

AMBROISE.

Ma foi je n'en fais rien, & c'est pour m'en instruire, sans craindre d'accident, que je cherche par tout une escorte. Oil diable sontils tous sourrés! Robert, Antoine, Philippe...

ARTHUR

Ne criez donc pas comme cela, vous allez jeter l'effroi dans toute la maison... Je gage que j'ai deviné... Oui, surement, voili le fait... Vous dites que le Chevalier Bayard est amoureux de Madame de Rendan I

AMBROISE.

Ecoutez done, il pourroit faire plus mal.

ARTHUR.

Ft vous supposez que Madame ne le voit pas avec indifférence ?

AMBROISE.

Ça y ressemble.

ARTHUR.

Je parie que le Chevalier Bayard est fâché que l'Amiral Bonnivez l'ait prévenu dans l'idée d'une petite fête galante arrangée pour notre belle maitresse...

AMBROISE.

Je crois, morgué, que vous avez raison.

ARTHUR.

Midame a piru voir de mauvais œil les attentions de Monfieur

AMBROISE.

Out, je me fais aperçu qu'alle leux faifoit la grimace.

ARTHUR.

C'est qu'il lui déplaisoit qu'un autre se fût avisé d'une galanterie, dant elle autoit été charmée de savoir gré a celui qu'elle distingue. A M B R O I S E.

Il femble que vous lifiez dans la penfée.

A R T H U R.

Le Chevalier Bayard n'a pu se distimuler, & l'humeur de Madame, & le moris qui l'a fait naître; en conséquence, il lui ménage à son tour quelque surprise agréable; & les gens qui radent autour de la maison, ceux qui se sont introduits dans le jardin, ne peuvent être que des personnes préposées par lui pour l'exécution de ce deilein.

A M B R O I S F.

Voyez-vous! els bien, je n'si pas deviné ça, moi... Als! queu
pauvre elprit je suis à côté de vous!

ARTHUR.

J'ai vu le Chevalier parler bas a Mademoifelle Ifolite.

AMBROISE.

Je l'ai vue ausii , moi.

ARTHUR.

De quoi lui parloit-il? de la petite fête que de son côté il pré-

AMBROISE.

Certainement, il ne pouvoit lui parler que de ça. A R T H U R.

D'après cel 1 vous concevez qu'il faut se taire, avoir l'air de ne se douter de rien... parce que vous concevez bien, Ambroise... Le mérite... l'agrément de ces bagatelles ne consistent que dans la surprise... Al'ez chez vous; tenez-vous bien tranquille; ne parlez à qui que ce soit de ce que vous avez vu, & de ce que vous savez... Le mystere, mon ami, le mystere, c'est ce qui donne du prix aux moindres choses.

AMBROISE.

D'ailleurs tout ce micmac là ne tardera pas à se débrouiller; cat de dessus la terrasse, j'ai vu le Chevalier Bayard sur la grande route. Il venoit de ce côté ci quand il a été abordé par Monsieur d'impercourt & par trois ou quatre hommes d'armes de sa connoissance... Je suis sur que dès qu'il sera débarrassé, il ne sera qu'un sant jusqu'ici.

ARTHUR.

Il vient... vous l'avez vu 1... (à part.) Autre embarras.

Il ne peut tarder long-remps. . .

ARTHUR, à part.

Après tout il ne reflera pas toute la journée chez Madame....

(haut.) Allez, mon cher ami, rentrez chez vous, & furtout empêchez votre femme d'en fortir... Les femmes... on les fait bien parler quand on veut: mais on ne les fait pas taire à volonté; & fi la vôtre s'apercevoit...

AMBROISE.

Alle... Ah, morgué! je voudrois bien qu'alle s'avisit de jaser, quand il me plait qu'elle se taise. Je suis le maître asin que vous le sachiez, & lorsque ensin... Sussit... (11 fort.)

SCENE 111.

ARTHUR, feul.

Nous venons de l'échipper, belle. Cependant je ne suis point tranquille... Mais n'est-ce pas la voix de Madame?... Oui! l'Amirai s'en va... Elle vient ici... Eloignons-nous, & guettons l'inftant savorable.

(Il fort sans être vu.)

SCENE II.

Madame DE RENDAN, ISOLITE.

Mde. DE RENDAN.

L'AUDACE & l'étourderie de l'Amiral ont-elles affez éclatées ?

avez vous vu, Mademoifelie, l'air de confiance de cet homme ex
travasant on eût dit qu'il étoit affuré de mon cœur.

ISOLITE.

Il est vrai qu'il avoit toute la sécurité de l'amant le plus heureux.

Mde. DE RENDAN.

Que je n'entende jamais parler de ce jardinier affez vil pour se laisser séduire. Lui seul a pu introduire chez moi ce peuple d'infensés; congédiez cet homme intéressé, & que je ne le voie jamais.

ISOLITE.

Ah! Madame, ce pauvre Ambroife est un malheureux chargé de famille... L'appas de l'or que l'on a fait briller à ses yeux, a tenté sa pauvreté: il n'étoit question, à ce qu'on lui ditoit, que de procurer quelque dissipation à Madame. C'est un honnére homme un peu simple, & qui, en se prétant à ce qu'on exigeoit de lui, n'a pas cru manquer à ses devoirs: sa s'imme, ses enfans, lui même, que voulez-vous qu'ils deviennent, si vous les abandonnez l

Mde. DE RENDAN.

Qu'il reste, puisque vous le voulez... Mais doublez ses gages, afin qu'à l'avenir la paveeté ne le force pas de céder à la séduction.

1 SOLITE, baisant la main de Madame de Rendan.

Madame est la bonté & la générosité même.

Mde. DE RENDAN.

Quand Monsieur Bayard est sorti, vous lui avez dit que je voulois lui parler ?

ISOLITE.

Oui, Madame.

Mde. DE RENDAN.

Ce que vous m'avez raconté dans le jardin m'inquiéte... Leur altercation a donc été violente?

ISOLITE.

Il n'en faut accuser que Monsieur de Sotomiyor. Mde. DE RENDAN.

Il auroit oublié qu'il étoit chez moi ?

ISOLITE.

Monfieur Bayard feul s'en est ressouvenu, l'a vainement rappelé à son adversaire.

Mde. DE RENDAN.

Ah, Dieu I après l'indiferétion de Bonnivet, il ne faudroit plus que cet éclat pour me mettre au défespoir.

ISOLITE.

Voici Monfieur Bayard.

(Elle fort.)

SCENE V.

BAYARD, Madame DE RENDAN.

BAYARD.

It n'ai pu me débarraffer plutôt des importuns attachés à mes pas, Madame; j'ai cru qu'Imbercourt que je viens de rencontrer ne me quitteroit jamais. Il m'a tenu des discours auxquels j'avoue n'avoir pu tien comprendre; ensin ils m'ont laissé libre, & j'accours vers vous, pénètré de tout ce qui vient de se passer,

Mde. DE RENDAN.

Que pensera e on d'une démarche aussi sirguliere que celle de l'Amiral? A quoi m'expose l'étourderie d'un homme incontéquent! On va s'imaginer que je me prête à ses vues... Oui, Monsieur, l'on ne croira jamais qu'un homme ait l'audace de faire un si grand éclat sans l'approbation, au moins tacite, de celle qui en est l'objet.

BAYARD.

Ch! Madame, Bonnivet n'est-il pas connu? en fait détourderle est-ce là son coup d'essai l'a réputation met la vôtre à couvert.

Mde. DE RENDAN.

Ce n'est encore là que le moindre de mes chagries. Est-il vrai, Monsieur, que Sotomayor est ici, & que, sans respect pour ma maison, il se soit emporté à des excès !...

BAYARD.

Aucuns, Madame, aucuns.... It est violent, ombrageux.... Je l'ai fait fouvenir qu'il étoit chez vous.... & tout a été dir.

Mde. DE RENDAN.

Non, Chevalier, non, tout ne l'est pas : de l'air dont vous me l'assurez, vous me faites frémir. A-t-il tenu quelques discours injurieux?... ne me cachez rien. Sur quoi s'est donc enslammé cet esprit soupçonneux?... est-ce de moi qu'il se plaint? suis-je pour quelque chose dans les raisons qui l'aigrissent?

BAYARD.

Ne vous alarmez point, Madame; qu'importent les motifs qu'il croit avoir de se plaindre, si ces motifs sont tous déraisonnables?

Vous voyez que je fuis tranquille, vous pouvez l'être autant que moi.

Mde. DE RENDAN.

Il aura su, Monsieur, que je vous reçois chez moi. Son cœur jaloux, son esprit désiant autont tiré de cette espece de prédilection des conséquences dont l'idée seule me met au désespoir.... & que seroit-ce, grand Dieu! s'il s'étoit hastridé contre vous à des emportement !... Vous me cachez la vérité, Chevalier.... L'offense ett peut-être de nature à ne se laver que dans le sang.... Si cela étoit.... après un éclat aussi asseux pour ma réputation, aussi creel pour mon cœur, je n'aurois plus qu'à mouris.

BAYARD.

Madan e, encore une fois, soyez tranquille. Quel reproche Sotomayor feroit il en droit de me faire I Vous avez la bonté de m'admettre chez vous, mais la l'alice jouit du même honneur.

Mde. DE RENDAN, a'un ton moins ogité.
Il est certain que cela détruit du moins l'idée d'une présétence

exclusive ... Mais s'il fair vos fentimens pour moi f

BAYARD.

Peuvent-ils être un crime à ses yeux?... N'appartient-il qu'à
lui de connoître ce que vous valez?

Mde. DE RENDAN.

De quoi ne fait-on pas un crime à son rival i B A Y A R D.

Ah! s'il me faifoit celui de vous plaire.... que je m'estimerois

Mde. DE RENDAN.

Que je ferois à plaindre!

BAYARD.

Vous, Madame!

heureux !

Mde. DE RENDAN.

Je ne veux qu'un ami.

BAYARD,

En est-il de meilleur que l'amant le plus tendre?

SCENE ZI.

LES PRÉCÉDENS, 150 LITE.

IL y a là des étrangeres qui demandent à parler à Madame.

Mde. DE RENDAN.

Me permettez-vous de les recevoir!

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez.

Mde. DE RENDAN.

Faites entrer.

BAYARD.

Souffierez-vous que je paffe dans cet appartement jusqu'à ce que ces femmes se soient retirées?

Mide.

Mde. DE RENDAN.

Ne vous ennuyeres vous pas?

BAYARD.

Eft-ce que votre image ne me fuit pas par tout!
(Il fe retire dans un cabinet,)

SCENE VII

Une Dame BRESSANE, fes deux FILLES, Mide, DE RENDAN.

Excusez des étrangeres, Madame, qui ne connoissant personne ici, ont osé espérer de votre boaté que vous ne refuserez pas de seur être utile.

Mde. DE RENDAN.

Vous m'avez rendu justice, Madame ; mais ce n'est point bonté, c'est devoir. Y auroit-il de l'indiscretion à demander qui vous êtes?

Je suis veure d'un genti homme qui mourut en désindant sa patrie contre vos patriotes armés pour la détruire.... Bresse m'a vu naître. Bresse qui, malgré l'expérience & le courage de nus guerriers, a succombé sous la valeur des votres.

Mde. DE RENDAN.

Et ces Demoifelles?

LA BRESSANE.

Ce font mes filles.

Mde. DE RENDAN.

Elles joignent à la beauté cet air de candeur qui la rend encore plus intéreffante; sans doute, les malheurs attachés à la guerre , la perte de votre époux, & les calamités afficuses qui dévassent une ville prise d'assaut, ont détroit votre fortune, & vous contraignent ici à chercher des secours ?...

LABRESSANE.

Ce n'est pas le besoin qui nous amene ici, Madame, c'est la reconnoissance; un homme généreux, un digne & brave Chevalier, blessé pendant l'assaut, & porté dans ma maison, lorsque Bresse entière étoit livrée au pillage, sauva mes jours, nos biens, & l'honneur plus précieux que la vie, à ces deux enfais; ma con'olation & mon unique espérance dans la consusion oil ma patrie étoit plongée, jouissant à peine de ce qu'exige la plus simple existence, je n'ai pu m'acquitter envers notre libérateur, & je viens aujourd'hui farissaire à la dette de mon cœur.

Mde. DE RENDAN.

Une reconnoissance si rare & si respectable sait votre éloge; Madame, & le panégyrique de celui qui vous l'a inspiré; mais en quoi puis je vous être utile à son égard, & comment me connoissez-vous?

LA BRESSANE.

Parce que ce brave homme sembloit oublier ses souffrances en prononçant votre nom, Madame.

Mde. DE RENDAN, avec éconnement,

Mon nom!

LA BRESSANE.

Belle Rendan, difoit-il, mes biens, mon fang, ma vie, tout pour Dieu, pour l'honneur, & pour vous.

L'AINEE DES FILLES.

Vous avez vu des Beiles, continuoit-il en nous adressant la parole; eh bien, celle que je vous nomme, celle qui fourient mon courage, est plus belle que tout ce que vous avez pu voir.... il ne nous a pas trompées.

Mde. DE RENDAN.

Ah! ceffez

LA CADETTE.

Mais, trois chofes l'emportent encore fur sa beauté, poursuivoit ce brave & bon Chevalier, c'est sa vertu, son esprit & son cœur.

LA BRESSANE.

Elle ignore mes sentimens, jamais elle ne les payera de retour; mais on est plus heureux d'aimer Madame de Rendan, même sans espérance, qu'on ne le seroit, assuré de l'amour. & comblé des faveurs d'une autre : c'est ainsi que pour charmer ses peines s'exprimoit devant nous le tendre & généreux Bayard.

Mde. DE RENDA,N, evec un fentiment qui tient de la joie & de

Monfieur Bayard... (Avec vivacité.) Quoi! c'est lui qui vous disoit... (s'arrétant comme ayant trop dit.) Ah! si je puis vous obliger, ne m'épargnez pas... Combien votre reconnaissance vous rend estimable à mes yeux!... (avec intérét.) Il étoit donc blessé griévement i

LA BRESSANE.

Percé d'un coup de lance vers la poitrine, au défaut de la cuirasse, assoibli par la perte de son sang, sa blessure étoit dangereuse... Niais ces deux jeunes filles, comme toutes celles qui ont l'honneur de naitre d'un sang noble, sormées, dès leur enfance, à des connoissances utiles, ont rendu bientôt à la vie le meilleur & le plus vertueux des guerriers.

Mde. DE RENDAN, avec fentiment & prenant les mains des deux

jeunes Breffanes.

Vos généreuses mains ont sauvé un homme bien cher... à sa patrie, à sa famille, à ses amis... Que la beauté est respectable & touchaute, quand elle ne brave le spectacle affreux des douleurs & de la mort, que pour consoler & secourir des victimes si noblement dévouses! Et vous voulez oir celui que vos biensaits ont rendu si cher ?

LA BRESSANE.

Dès que les circonflances nous l'ont permises, éloignement, peines, fatigues, rien ne nous a retenues. Ces deux enfans pénétrées comme moi d'estime & d'admiration pour notre loyal ami, se satsoient une sête de ce voyage; leur gaieté, leur résolution soutemient mon courage. Je suis vieille, l'approche du terme fatal... mais je mourrai contente, si je puis voir encore une sois mon bienfaiteur, & déposer à ses pieds un soible tribut de la reconnoissance. Je suis arrivée ce matin, ce brave Capitaine est sans doute à la Cour, & n'osant pas nous y présenter, j'ai pensé que celle qu'il nommoit sans cesse, que cette Madame de Rendan si respectueusement adorée du Chevalier Bayard, faciliteroit à de pauvres étrangeres, le bonheur d'arriver jusqu'à lui.

Mde. DE RENDAN.

le hasard vous savorise, Mesdames, le Chevilier Bayard étoit avec moi quand vous vous êtes sait annoncer : il a passé dans cet appartement pour me laisser la tiberté de vous recevoir : je ne le priverai point du plaisir que vous lui préparez... vous parlez de votre reconnoissance, il vous persuadera que c'est lui seul qui vous en doit... (Elle ouvre la porte du cabinet.) Venez, Monsieur, venez, & remerciez-moi, je vais vous procurer un bien heureux moment. (Bayard fort du cabinet.) Reconnoissez-vous ces Dames 1

SCENE VIII. Les Précédens, BAYARD.

BAYARD.

Let! c'est ma noble, ma généreuse Bressine! ce sont mes deux anges consolateurs! (à Madame de Rendan,) Si je les reconnois!... ah! Madame, je leur dois l'air que je respire. (Embrassant la merc.)

Maispar quel miracle?...

LA BRESSANE, dans les bras de Bayard & l'embraffant avec la plus grande tendresse.

Ah! Monsieur Bayard! ... Monsieur Bayard!

BAYARD, pleurant & la pressant contre sa poitrine.

Ma bienfaitrice! ma bienfaitrice ! ... (à Madame de Resdan.)

Si vous saviez... Ah! vous aviez bien raison, voilà un heureux moment pour moi!

LA BRESSANE.

Vous pleurez !

BAYARD.

LA BRESSANE, à fes enfans qui pleurent & qui fe taifint. En bien, mes enfans... (à Bayard.) C'est le faisissement, c'est la joie qui les empêchent de s'exprimer...

Quel sujet vous a fait quitter la Bresse? qui vous amene en France?

LA BRESSANE, en ferrant la main de Bayard & le mouillant de fes larmes.

L'amitié... le devoir... la reconnoissance. BAYARD, à Madame de Rendan, en prenant la Bressane dans ses bras.

Elle pleure aussi cette chere femme... (à la Breffane.) Avez-

i z

44 LES AMOURS DE BAYARD; LA BRESSANE.

Oui.

BAYARD, vivement.

Parlez, parlez, que puis je faire pour vous ?

LA BRESSANE.

Beaucoup, beaucoup.

BAYARD.

Dites.

LA BRESSANE.

Nons ionissons d'une fortune peu considérable, mais honnéte, mais sufficante pour aussurer à ces deux enfans un avenir exempt d'alarmes... Notre ville emportée d'assaut par vos soidats & livrée au pillage, nous seules, protégées par vous, nous avons échappées... B A Y A R D.

J'ai fait mon devoir.

LABRESSANE, montrant ses filles.

Ces deux enfans, victimes sans vous, de la férocité du vainqueur...

BAYARD.

J'ai sauvé la vertu, la beauté... J'ai fait mon devoir. LA BRESSANE, se jetant avec ses silles aux pied de Bayard. Mes silles, faisons le nôtre.

BAYARD.

Ph bien! eh bien!... (voulant les relever.) Je ne souffeira?

LABRESSANE. Cette posture convient à des ames reconnoissantes, & nous

yous demandons une grace.

BAYARD, les forçant de fe relever.

Ordonnez.... mais relevez-vous.

LA BRESSANE.

La calamité publique, les événemens nous ont seuls empêchées de nous acquitter plutôt. Vous n'êtes pas riche, vous nous l'ayez dit....

BAYARD.

J'ai dit la vérité.... eh bien ?

LA BRESSANE.

Eh bien, notre bienfaiteur, notre sauveur, notre ami... (en lui offrant un coffre.) Recevez ce que nous vous devons....

B A Y A R D.

Qu'eft-ce que cela ? que m'offrez vous !

LA BRESSANE.

L'argent que vous avez répandu pour nous....

BAYARD.

Que vous donnai-je donc, moi, qui vous dois la vie?

Mde. DE RENDAN, avec une effusion de cœur dont elle n'est pas maîtresse.

'Ah , Bayard! ah , mon ami!...

LA BRESSANE.

Madame, foyez notre juge; tout s'enrichissoit autour de lui des dépouilles de mes concitoyens.... lui seul.... il place deux soldats

45

à me porte.... il tire de sa bourse tout ce qu'il salloit pour satissaire leur avidité, & les indemniser de ce qu'auroit dû leur valoir le pillage de la maison; il sauve nos biens, nos jours, l'honneur de mes ensans; il les sauve au prix de sa fortune.... Et quand, sans nuire à la mienne, je veux acquitter ma dette, la dette sacrée de ma reconnoissance, la dette du cœur, il nous resuse, il nous humilie.... Qu'est donc devenu ce Bayard si bon, si généreux dans Bresse!

BAYARD, après un moment de réflexion.

Combien y a-t-il3

LA BRESSANE, confose de la médiocrité de la fomme.

Deux mille cinq cents ducats.

C'est beaucoup.... (avec vivacité.) je les accepte.

Ah! je renais!

LES DEUX FILLES, enfemble.

Quel bonheur !

BAYARD.

Voilà de belles Demoiselles, à qui j'espere... j'ai aussi quelques obligations. Leurs biensaisantes mains ont écarté de moi la mort qui me pressoit, leurs salutaires, leurs soins consolateurs ont allégé mes soussirances... Voilà des dettes aussi, des dettes sa-crées, des dettes du cœur.... & vous me permettrez de m'en acquitter. (aux deux filles.) Voilà, mes belles amies, deux mille cinq cents ducats, je les ai acceptés... recevez-en chacune mille pour aider à vous marier... (elles veulent l'interrompre.)... (à la mere.) Laissez-moi parler.... Les cinq cents autres ducats, ma respectable anie, vous les distribuerez aux indigens, aux veuves, sur qui la guerre a fait tomber ses horribles stéaux.

LA BRESSANE.

Et que vous reflera-t-il à vous?

BAYARD.

Votre amitié & ma vie que je vous dois.... Je crois qu'il n'en faut pas plus pour être content.

Mde. DE RENDAN, lui tendant la main.

Ah! mon ami! que vous êtes heureux / & combien vous métitez de l'être!

LA BRESSANE.

Madame, vous voyez nos larmes.... nous n'avons plus d'autre expression....

BAYARD.

Vous ne repartirez pas fi tot?

LA BRESSANE.

Vite, bien vite... Si je restois long-temps ici, si je vous voyois souvent, j'aimerois trop la France, & j'oublierois ma patrie... J'y reporte un cœur pénétré de vos vertus, & qui ne cessera de vous aimer qu'en cessant de battre dans mon sein.

BAYARD, attendre, à Madame de Rendan.

Oh! Madame, leurs pleurs me font trop de mal,

LA BRESSANE.

Partons, mes filles... Madame, nous ne pouvons rien pour fon bonheur : c'est à vous seule qu'il veut le devoir.... Adieu, noble, loyal ami....

BAYARD, les embroffant.

Oui, votre ami, jufqu'à la mort.

LA BRESSANE.

Ah! que le ciel l'éloigne pour le bonheur de l'humanité !...

LES DEUX FILLES, enfemble.

Adieu! ... Adieu.

BAYARD.

Non , pour toujours.

LA BRESSANE.

A mon age, helas! c'elt un adieu pour jamais. (Elles fortent.)

SCENE IX.

Madame DZ RENDAN, BAYARD.

(Bayard la tête cachée par ses deux mains, & pleurant. Après un silence, & avec un attendrissement qu'elle ne peut dissimuler, Madame de Rendan dit.)

Mde. DE RENDAN.

L n'y a que vous seul qu'on puisse aimer comme cela.

BAYARD, la regardant avec tendresse,

Le penfez-vous?

Mde. DE RENDAN.

Ah! je penfe.... Il ne me manquoit plus que le spectacle que je viens de voir.... Laissez-moi, vous vous montrez à mes yeux avec trop d'avantage.... laissez-moi.

BAYARD, fe jetant à genoux.

Vous me repouffez!

Mde. DE RENDAN.

Que voulez-vous?

BAYARD.

Grace , pitié , tendreffe

Mde. DE RENDAN.

Ah! je suis dans un trouble.... Ah! mon ami! croyez que si je pouvois aimer encore.... vous seul.... J'entends du bruit, on vient.... levez-vous; à peine je respire.

SCENEX.

LES PRÉCÉDENS, LA PALICE. LA PALICE.

Vous ferez grace à mon importunité, Madame, en faveur du motif qui m'amene.... Nous connoissons tous deux Bayard. Nul péril ne peut l'émouvoir, & je viens vous supplier d'unir vos essorts aux miens, pour l'engager à parer le danger qui le menace aujoutd'hui.

Mde. DE RENDAN, avec esseroi.

Qui le menace!... Monfieur Bayard 3

Moi!

LA PALICE.

S'il ne s'agissoit que d'un combat, mon ami, je ne vous en parlerois pas.... mais il y a de la trahison. Mde. DERENDAN.

Comment!

BAYARD.

Ah! la Palice! & c'est ici 1 ...

LA PALICE.

Oui, c'est parce que Madame est là, que je ne dois pas me taire. Un danger que vous pouvez prévoir, dont vous avez la possibilité de vous désendre par le courage & par les armes, je vous le laisferois courir... quel que soit votre adversaire la partie sera toujours égale... Mais lorsqu'on profitera de votre sécurité pour vous attaquer, lorsqu'on vous surprendra sans désense, lorsque vous courrez les risques de succon ber accablé sous le nombre, & sans pouvoir au moins vous venger, on doit vous avertir, on doit le saire devant un témoin alsez puissant sur vous, pour vous forcer à profiter de l'avis qu'on vous donne; la plus légere prévoyance vous sembleroit injurieuse pour vous-même, & Madame.... Madame, que vous respectez, vous prouvera mieux que moi, qu'on peut être brave, & prendre des mesures pour échapper au piège qu'un lâche sait vous tendre.

Mde. DE RENDAN.

Ah! Monfieur de la l'alice, achevez ; vous me faites trembler.

BAYARD.

A qui donc ai je fait injure i qui peut avoir à se plaindre de moi i mon cœur ne me reproche rien! je n'ai rien à craindre des autres.

L A P A L I C F.

Quoi que vous en disiez, je ne vous quitte pas, & j'exige devant Madame, que vous me promettiez de ne pas sottit sans moi.... il saut que vous le juriez à Madame.

Mde. DE RENDAN.

Promettez, Chevalier, promettez, ie vous en conjure.

BAYARD.

Mais, encore une fois, quel ennemi pourroit?...

LA PALICE.

Sotomayor lui-même. Oui, Madame, on a vu plusieurs de ses gens se promener dans les aliées de votre parc, examiner les alentours du château, prendre à tâche de se détober aux yeux qui les observoient : on a vu l'écuyer de Sotomayor aller, venir dans les environs, & après l'alterestion que vous avez eue avec son maître. B A Y A R D.

Il est Espagnol & je suis Français, & nos deux nations savent qu'où l'honneur se croit compromis, c'est à l'honneur seul de demander vengeance. Sotomayor ne peut méditer une trahison, & Bayard ne doit ni la craindre ni la soupçonner.

Mde. DE RENDAN.

Et voilà ce que M. de la l'alice a prévu, voilà ce qui me fait

trembler il est donc jusque dans la vertu un orgueil souvent repréhensible !... S'il est vrai que j'ai quelqu'empire sur vous, s'il est vrai que vous m'estimiez , j'en exige la preuve , il me la faut. BAYARD.

Ordonnez , Madame , ordonnez (à la Palice.) Que vous

Etes imprudent !...

Mde. DE RENDAN.

Vous permettrez qu'on vous accompagne ! ...

BAYARD.

Mais songez donc que je paroîtrai craindre.

Mde. DE RENDAN.

Eh, non, Monsieur, ce n'est pas vous qui craignez, c'est moi... puisqu'il faut vous le dire Vous reste-t-il quelqu'objections à faire ! ...

BAYARD.

J'en aurois beaucoup, si le danger étoit réel... Mais comment Sotomayor est celui qu'on inculpe, ce péril n'est qu'illusoire, & je cede.... Je l'avouerai cependant, je pardonnerois difficilement à la Palice l'indiferétion qu'il vient de commettre, si cette imprudence ne me prouvoit votre estime & fon amitié.

LA PALICE.

Quoi qu'il en foit, je veille for vous (à part en regardant Madame de Rendan.) Imbercourt m'a promis de veiller fur un autre.

Mde. DE RENDAN.

Je compte sur votre promesse, elle est sacrée.

BAYARD.

Et comment vous désobéis? Avec Bayard n'exigez jamais de Terment ... Ordonnez.

Mde. DE RENDAN.

Ah! me voilà plus tranquille!

LA PALICE, à Bayard.

Il ne me refte plus, mon ami, qu'à vous rappeler notre convention de ce matin,

Mde. DE RENDAN.

Oue dites vous ?

LA PALICE.

C'est que nous sommes convenus qu'à une certaine époque l'un de nous deux seroit le compagnon d'armes de l'autre, & je crois que je puis lui offrir mes fervices.

Mde. DE RENDAN, vivement

Je vous y engage & de toute mon ame.

LA PALICE.

Oh! j'étois bien fur d'obtenir votre approbation. Mde. DE RENDAN.

Que ne doit-on pas attendre d'une pareille fraternité!

LA PALICE.

Il eft für que nous avons tout pour nous, l'honneur, la patrie, l'amitié la plus tendre... &... ajoutez dong encore un mot, Madame. Mde. DERENDAN.

Comment!

BAYARD,

BAYARD, vivement.

Et le besoin impérieux, le défir toujours renaissant d'exciter en vous quelqu'intérêt, & de mériter votre estime... n'est ce pas ce que vous voulez dire , Capitaine ?

LA PALICE, en fouriant.

Oui, Madame, oui... Il penfe tout ce que je veux dire, & l'espere être un jour affez votre ami pour ofer vous dire tout ce qu'il penfe. Mde. DE RENDAN.

Je ne vous comprends point...

BAYARD, à part à la Palice.

Etourdi !

LA PALICE, à part, lui serrant la main. Heureux mortel 1... Mais vous méritez de l'être.

SCENE

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE. ISOLITE, en entrant & fermant brufquement la porte. ON , vous n'entrerez pas.

Mde. DE RENDAN.

Ou'est-ce donc?

ISOLITE.

Un insolent qui veut forcer cette porte! il se dit Ecuyer de Monfieur de Sotomayor, & demande le Chevalier Bayard. BAYARD.

Ici ... (faifant un monvement gour fortir.) je vais le ranger à fon devoir.

Mde. DE RENDAN, aveceffroi.

Vous ne fortirez point Chevalier ... (à Ifolite.) Faites entrer cet Écuyer... (Ifolite fort.) Sentez-vous bien à présent toute l'norteur de ma fituation ?

BAYARD.

Je fens, Madame, que vous êtes respectable à mes yeux, au veux de tout l'univers, & malheur à qui voudra malinterprêter mes actions & vos fentimens !

PALICE.

Tu connois mon cœur , tu fais ce que peut mon bras. . & voilà mon épée.

BAYARD, lui tendant la main.

A la pareille.

SCENE XII. LES PRÉCÉDENS, L' É CUYER.

L'ÉCUYER. 'EST Don Alonzo de Sotomayor qui m'envoie vers vous, Seigneur : vous l'avez offensé ; il en demande vengeance : lisez ce cartel ; & m'informez fi je puis lui répondre que vous acceptez la combat propole.

BAYARD. Le proposer ici est une injure que sans doute il vous a recommandee, & c'eft lui que j'en punirai ... Quei qu'il en foir , vous voyez

SO LES AMOURS DE BAYARD,

que vos craintes sont mal fondées, la Palice... Madame, pet-

Que porte ce cartel !... lifez-ie tout haut, je vous prie.

BAYARD lit.

Le Chevalier Bayard a insulté aux yeux de tous, Don Alonzo de Sotomayor. Il l'a faussement, outrageusement accusé d'avoir, and dans Monerville, manqué à sa parole.... » (s'interrompant.) Je n'ai pour témoin de ce que j'avance qu'une ville entiere, & les troupes qui la désendoient. (il continue.) « Il s'est vanté de l'avoir vaincu.... » (s'interrompant.) Deux sois, & celle-ci tera la dernière. (il continue.) « Il ose de plus lui disputer le cœur de Madame de » Rendan, & se vanter publiquement de parvenir bientôt à sa posis session... (Bayard froissant le cartel avec colere & le jetant à ses pieds.) Voilà le mensonge d'un traître.... je n'en lirai pas davantage. (à l'Ecuyer.) J'accepte le combat, je le désie lui-même, & je le punirai de sa déloyauté.

Mde. DE RENDAN, d'une voix étouffle & se cachant le visage

Ah! Dieu!

BAYARD.

Je lui laisse le choix des armes : ma querelle est trop bonne pour ne lui pas faire encore cet avantage.

L'ECUYER.

A pied... à l'épée... au poignard... jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. L A P A L I C E, avec étonnement & indignation.

A pied.... il veut profiter de la foiblesse où le laisse encore une blessure douloureuse, & la perre de son sang!

BAYARD.

Ma querelle est bonne.... J'y consess, à pied.... il en mordra plutôt la poussière.... A ce soir. (L'Etuyer fort.)

SCENE XIII.

Ou m'a conduite une fausse démarche! quel abytne s'est ouvert sous mes pas!

LA PALICE, à Madame de Rendan.

Vous semblez craindre.... (montrant Bayard.) Celui qui devant le Môle de Gayette, soutint seul, sur un pont, l'essott d'une armée entière, doit-il inspirer le moindre doute, quand il n'a qu'un seul homme à combattre! (à Bayard.) Mon ami, je cours trouver le Roi, l'informer de ce cartel, & le supplier vour vous d'êtretémoin du combat.... Vous y soutiendrez le respect que l'on doit aux Dames... C'est la cause de tous les Français... Adieu, Madame... Oubliez la Palice... mais souvenez-vous de l'ami de Bayard. (Il sort.)

SCENE XIV.

Mde. DE RENDAN, BAYARD.

Mde. DE RENDAN.

C'est pour moi que vous allez combattre!... Pourquoi vous ai-je connul... Ahl malheureuse!

BAYARD.

Ainfi , vous m'imputez le crime que je vais chercher à punir... toujours maisrifée par le monde , par l'opinion...

Mde. DE RENDAN, avec abandon.

Ah! vous m'avez forcée de surmonter les craintes qu'ils m'inspiroient... Le monde, les jugemens ne sont plus rien pour moi... je ne vois plus sur la terre...

BAYARD, vivement.

Achevez.

Mde. DE RENDAN, avec la plus grande chaleur.
Un lâche veut tirer avantage de votre fituation; il ne se confie
point en sa vaillance; il n'a d'autre espoir que dans votre soiblesse,
suite fatale des mans qui vous ont accablés.

BAYARD, avec énergie. Ce n'est point au cœur que les ennemis m'ont blessé... d'ailleurs, s'il est arrivé, le moment qui doit finir mes jours...

Mde. DE RENDAN.

Ah! mon ami, défendez les : il y va de ma vie; défendez-les. B A Y A R D.

Eff-ce l'amour qui me l'ordonne !

Mde. DE RENDAN.

Combattez puifque l'honneur l'exige, revenez vainqueur, & confervez moi le feul mortel qui pouvoittriompherde mes résolutions.

BAYARD, fe jetant à fes pieds.

O ma bien-a mée, recevez le ferment que je fais de ne plus vivre que pour vous, de n'avoir de penfées, de volonté, d'existence que la vôtre, de vous consacrer tous mes sentimens, & d'empotter au tombeau ce pur amour que je nourrissois sans espoir, & qui sera la félicité de ma vie, s'il peut rendre la vôtre heureuse.

Mde. DE RENDAN, l'embraffant.
O mon chet Bayard, je le reçois, & mon cœur répate tout ce

que le vôtre vient de dicter.

BAYARD, avec transport.

Ah! que l'amour heureux a depouvoir sur notre existence! N'appréhendez plus ma foiblesse... ce bras reprend sa force, mon ame recouvre sa vigueur & son énergie... Je vais combattre & triompher... mais après l'éclat que va faire cette aventure... je vous dois, je dois à moi même de fixer, d'un seul mot, le jugement que l'on pourra porter sur nous. (Il va à la table & ferit en prononjant tout haut.)

» O mon Dieu, confacre la promesse que je te fais de n'a-» voir iamais d'autre épouse que Madame de Rendan, à qui je jure » devant toi, respect, amour & sidélisé, jusqu'à mon dernier sou-

» pir. (Il figne & prête la plume à Madame de Rendan.)

Mde. DE REN! AN, écrit sur mêne papier & prononnée tout haut.

» O toi qui reçus mes premiers fermens, qui sus l'objet de mes

» premieres tendresses; si ton ame voit avec intérêt celle qui sut icibas ton épouse, regarde du haut des Cieux quel est ceini qui te

» remplace dans mon cœur; lui seul m'a rappelé ton image, lui

» seul posséde les vertus que j'adorois en toi... se te cherchois & te

» retrouve en lui. Punissez-moi, moi, grand Dieu! si je manque

» au ferment que vous fais mon ami, mon amant, mon respecta-

BAYARD, prenant le papier & le baifant. Il le donne enfuite à Madame ac Rendan, qui le met dans son sein.

Jour heureux! jour de gloire & de félicité! je n'éspérais pas te

Mde. DE RENDAN, voulant retenir fes larmes.

BAYARD.

Il renaîtra. Adieu, puisqu'il le faut... (Avec enthousiasme.)
Plais... O ma bien-aimée! que je puisse opposer à mon adversaite une arme plus puissante que mon épée... un gage de l'amour....
quoi que ce soit enfin qui ait touché votte personne, & je suis invincle.

Mde. DE RENDAN, arrachant son voile & le donnant à Bayard-Voilà votre écharge; sa couleur tritte & lugibre vous peindral'état de mon cœur pendant l'affreux combat que vous livrez pour moi. (Eile va chercher aans la cassette son portrait & le lui donne.) Et voilà mon portrait qui vous servira d'Egide; puisse-t-il vous rappeler, que ma vie désormais dépend du soin que vous prendrez de conserver la vôtre.

BAYARD, transporté dejoie & regardant le portrait.
C'est elle... C'est mon éponse... Elle vit, elle respire dans ce
pertrait... Noble, belle, touchante image! là... contre mon
cœut... (over une énergie terrible.) Sotomayor est mott.

(lis fe jettent dans les bras l'un de l'autre , & fe féparent) (Il fort.)

SCENE XV.

Madame DE RENDAN, feule.

On a vu fur la fin de la Scene précédente, Arthur dans le jardin parlant à l'Esuyer de Sotomayor; on l'a vu guetter l'instant de la sortie de Boyard, quand il le voit partir il fait un mouvement de joie & disparoit aux yeux du public.

Mde. DE RENDAN, abymée de douleur, tombe dans un fauteuil; après un inflant de filence elle dit:

Il est parti! sh! Dieu! & peut être je ne le vetrai plus... combar affreux, horrible incertitude... (se levant.) Isolite, Atthur... Je saurai mon sort. Qu'ils suivent mon époux... qu'ils soient témuins. Ah! Dieu!... l'apprendrai d'eux... je saurai s'il saut vive ou mourit... Isolite... Arthur... On ne m'entend point. (Elle exerçoit Arthur dans le jurdin, & va au-devant de lui.) Le voilà.... (Arthur office de pas l'entendre & de s'éloigner.) Arthur, artêtezvous... écoutez-moi... (Etle sort & suit Arthur: on cesse de la voir.)

SCENE XVI.

Que défire Madame?... Eht mais, il n'y a personne ici....
Voità qui est singulier... aurois-je mal entendu?... je crois cependant ne m'être pas trompée... Oui certainement... on appeloit

53

Mde. DE RENDAN, qu'onne voit pas & qui crie avec force. Au fecours... au secours.

ISOLITE.

Qu'eft-ce que j'entends ?

Mde. DE RENDAN.

Bayard , Bayard , à mon fecours.

ISOLITE, volant versle jardin.

Dieu! ... c'est la voix de ma maîtresse! ...

AMBROISE, accourant.

Des ravisseurs!... Madame... On l'enleve!

Ah! Dicu! ... courons , volons ...

ARTHUR, accourant, l'air très-affaire, & arrêtant Ambroife & Isolite.

Ah! mes amis, secondez-moi... quel malheur... qui l'auroit prévu l'tout elt perdu... Madame, ah! Ciel! venez... courons... Eh! non, non... C'est par ici, par ici. (indiquant le chemin opposé par lequel on a vu fortir Madame de Rendan.) (à part.) Allons avertir Sotomayor que tout a réussi.

Fin du troisieme Ade.

ACTEIV.

Le théatre représente un Carrousel, ou place considérable environnée L'échafauds, sur lesquels est placée une foule de peuple; il sont décorés

de bannieres , de banderolles & d'écuffons.

François I est offis sur un Pavillon élevé, auquel on arrive par des gradins recouverts d'un tapis semé de sleurs de lys, ainse que la tenture du Pavillon. Il a, près de lui, Louise de Savoie, Duchesse d'Angouléme sa mere, & Marguerite sa sœur, toutes deux magnissquement parées, plusieurs Dames & Seigneurs de sa Cour.

A la droite du Roi est une estrade moins exhaussée, sur laquelle on voit les juges du camp; des valets ou sergens sont répandus autour de

l. Lice dont la barriere eft fermée.

Au lever du rideau sout est dans un profond silence. Il est interrompu par le bruit des sansares, & d'une marche militaire qui annonce l'arrivic de la Reine, qui entre dans la Lice avec sa suite.

L'infuire une autre marche qui annonce l'arrivée du Rot, qui entre éga-

lement dans la Lice.

Une troisseme marche annonce l'arrivée de Sotomayor.

Quatre Ecuyers d'honneur entrent par l'aile gauche du théâtre, font le tour de la Lice, & viennent se placer près de l'estrade des Juges, l'un tient la bannière de Sotomayor, portant un aigle d'or qui fixe le soleil avec ces mots: Rien ne m'étonne. L'autre son épée d'honneur, le troisieme le manteau d'honneur, & le quatrieme deux épées & deux poignards en croix.

Une quatrieme marche succede qui annonce le Chevalier Bryard, vyant à ses côtés la Palice, & dernière lui MM. d'Oreze, d'Imbercoure de Fontrailles, & le Baron de Béarn. Ils se rangent entre l'estrade des Inges & la tense où est le Roi. (La marche cesse, les trompettes sonneut.)

SOTOMAYOR, s'approchant du pavillon royal ou de la tente du Roi.

Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'octroyer la grace

Sde combattre à outrance ce Chevalier déloyal. Il m'a insulté
dans mon honneur, il a osé me diffamer aux yeux des plus braves
guerriers de votre Royaume. Sa mort seule peut estacer l'opprobre
dont il a voulu couvrir le nom de Sotomayor. Soussirez donc, Sire,
que l'épée, ou le poignard, le fassent dédire de ses mensonges,
de son audace & que mon bras éteigne dans son sang le souvenir
de mon injure (Il jette au pied du trône le gage du combat.)

BAYARD.

Sire, outrager un sexe sans désense est le fait d'un lâche. J'ai repoussé la calomnie par le reproche le plus mérité. Ce que j'ai die est vrai. Je le soutiendrai aux yeux des hommes, & à la face du Ciel. Permettez que je releve le gage du combat.

FRANÇOIS I.

Les lois facrées de la Chevalerie, le respect que nous devons aux Dames, l'assistance que nous leur promettons, notre sang que nous jutons de verser pour les désendre, tout m'autorise à vous permettre le combat.

BAYARD, releve le gage du combat. (Les trompettes fonnent.)
SOTOMAYOR.

Sotomayor n'a besoin que de son courage, Sire; il lui sussit pour la victoire.

BAYARD.

Sire, j'ai pour moi l'équité, votre présence, & monépée... Que
Dieu nous juge. (Les trompettes fonnent.)

Les Juges du Campenvoient par des sergens à Bayard & Sotomayor leurs épées & leurs poignards.

FRANÇOIS 1. parle bas à un Seigneur placé près de lui. Ce Gentilhomme descend, & va parler au Héraule d'Armes.

De par le Roi: que ni parole, ni gelte, ni le moindre figne ne trouble les combattans. (Les trompettes fonnent.)

LE HÉRAULT D'ARMES.

De par le Roi: respect & filence.

(Les trompettes fonnent. Silence général.)
Les Champions fe recueillent dans un profond filence, & embraffent
leurs parrains.

LE MARÉCHAL DE CAMP, jette fon gant dans la lice & dit:

On voit arriver l'Ecuyer de Sotomayor ; il arrive près de son maître , l'embrosse , & lui dit mystérieusement :

Tout a réuffi, elle eft entre nos mains.

Quoi qu'il arrive, ne la laissez pas échapper; vainqueur, je suis heureux... Mort... je serai vengé.

Les barrieres s'ouvrent, les combattans y entrent; tout se tait, & le combat commence. Bayard est terressé, & Sotomayor lui arrache l'és charpe qu'il s'est fait du voile de Madame de Rendan.

BAYARD.

Cet avantage & la trahifon ne te serviront pas. (Il baife le portrait de Madame de Rendan.) Voici ma force & mon soutien.

SOTOMAYOR.

Meurs, meurs,
BAYARD, fe releve, terraffe à fon tour Sotomayor & lai dit :
Confesse-toi vaincu, & je te donne la vie.
SOTOMAYOR.

Me confesser vaincu!

BAYARD, lui plongeant le poignard dans le fein.

To m'y forces... Péris.

Une foule de peuple se précipite sur un des côtes du théâtre, vers le trône du Roi, au milieu de cette soule paroit Madame de Rendan, pâse, échevelée, désignée; elle tombe à genoux aux pieds du trône. FRANÇOIS.

Dieu... Qu'est-ce que je vois ?

IMBERCOURT & Madame DE RENDAN, enfemble.

Sire, Sire, justice, vengeance...

BAYARD.

Madame de Rendan!

Mde. DE RENDAN.

Des lâches... Des savisseurs se sont introduits dans ma maison...
ils ont osé m'entrainer... Imbercourt... Ses amis... mon courage...
m'ont atrachés aux mains des scélérats...

IMBERCOURT.

Soromayor est le coupable.

FRANCOIS I. avec éconnement & indignation.

Sotomayor.

BAYARD.

Sotomayor ! ... le voilà & vous êtes vengée. (Quatre foldats en-

Mde. DE RENDAN.

C'ell à vous que je dois tout!

BAYARD.

Je suis Français... Dieu, l'honneur & les Dames; voilà notes cri... Cher Imbercourt... (à la Palice.) Ah! mon ami ! L'Orchestre exécute un grand morceau de musique, pendant que le peuple & les soldats entourent & enlevent Bayard.

FRANÇOIS I.

Sotomayor a reçu le prix de son crime : mais permettez-moi , Madame, de vous faire un léger reproche : quand vous vous cachez à tout l'univers, Sotomayor a pu savoir, comme nous, qu'il existe un mortel heureux...

Mde. DE-RENDAN.

On le fait... Voilà ma justification; & les motifs de ma conduite... Daignez lire & jugez moi... Ce n'est pas cettainement sur l'épouse de Bayard que votre Majesté peut former des doute offenfans. FRANCOIS.

Non, Madame, non: foi de Gentilhomme; honneur vous foit rendu, on m'a trompé. Je vals tout réparer : mais, Madame, est-ce au Roi, est-ce à votre ami que vous avez confié ce mysteres est-ce un secret que je dois garder, ou m'est-il permis de le répandre. Mde. DE RENDAN.

Vous venez, Sire, de me convaincre qu'il ne peut être trop divulgué.

On entend une marche militaire, exécutée par la musique qui précede la la marche, dans laquelle Bayard est porté en triomphe: on voit Bayard tenant le voile de Madame de Rendon à sa main. Le Roi remonte sur son trône, & Madame de Rendon se place sur les marches; la musique cesse lorsque Bayard a baisé la main de la Reine.

FRANÇOIS.

Embrasse-moi. . . viços, tu as fait le devoir d'un bon Français, d'un brave & loyal Chevalier; tu as soutenu la cause d'un sexe aimable & sans désense. . Tu as combattu pour la beauté outragée. . . Foi de Gentilhomme, j'aurois voulu être à ta place.

BAYARD.

Ah! Sire, vous auriez dû à ce que vous valez ce que je ne dois qu'à mon bonheur.

FRANÇOIS I.

Ne dites point cela, Bayard; voilà un papier qui prouve le contraire... Messieurs, je vous présente la femme du Chevalier Bayard, mon ami, le votre, & l'un de mes meilleurs serviteurs.

BONNIVET.

Sa femme !

LA PALICE.

Oui , mon cher Amiral , fa femme.

BONNIVET.

Vous le saviez?

LA PALICE.

Je m'en doutois.

BAYARD.

Quoi! Madame, vous avez daigné publier...

Mde. DE RENDAN.

Oui, Chevalier, tout m'a demontré la fausseté de mes opinions. Quand on a le bonheur de vous appartenir... on doit y trouver trop de gloire pour n'en pasjonis aux yeux de tout le monde.

BAYARD.

O ma bien-aimée! (á la Palice.) Et toi, mon brave compagnon d'armes, rends ma joie pure & complette, dis-moi qu'elle n'ailliga point ton cœur.

Va, je ne mériterois ni ton amitié, ni l'ellime de ta femme, si je ne sayois pas êtte henreux du bonheur de mon ami.

Venez; belle Rendan; viens, mon cher bayard: c'est moi qui prétends vous unir... Je c'accorde, mon brave, quelques mois pour l'amour, & nous irons après nous informer en Italie, s'il y rette encore des lauriers, Toi, qui sais si bien en cueillir, tu guideras nos pas. En suivant ton exemple, la moisson ne peut qu'être bonne.

L'Orchestre & la musica brilliaire donnent ensemble.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Ecume/items/show/151?context=pdf